

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

CHARLES ET EVA.

ÉPISEDE DES HOSTILITÉS ENTRE LE CANADA ET LES COLONIES ANGLAISES
EN 1690.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dédie cet écrit à la Société Casault de l'Université Laval ; car c'est un devoir pour moi de lui offrir mon premier travail littéraire, en reconnaissance du bienveillant accueil qu'il en a reçu. Je voudrais que mon ouvrage fût plus digne d'elle ; mais j'espère, cependant, que les sentiments de considération et de reconnaissance qui l'accompagnent sauront suppléer en quelque sorte à la pauvreté de mon offrande. La plus modeste fleur nous rappelle toujours de bien doux souvenirs, lorsqu'elle nous a été donnée par une main amie.

JOSEPH-ET.-EUGÈNE MARMETTE.

Québec, Université Laval, Décembre 1866.

INTRODUCTION.

A l'époque où commence ce récit, le Canada, par suite de l'imprévoyance ou de l'inertie de M. Denonville, se trouvait réduit à une faiblesse extrême. Ce gouverneur n'avait point assez d'énergie pour arrêter l'audace des Iroquois qui harcelaient les colons sans relâche. Ces barbares, qui s'étaient aperçus des hésitations du gouverneur français, venaient de frapper un coup aussi hardi que déplorable à la colonie. L'affreux massacre qu'ils firent, à Lachine, d'un grand nombre des habitants de la place, inspira d'abord une

telle frayeur aux Canadiens (à M. Denonville plutôt), que les barbares restèrent maîtres du pays pendant plus de deux mois. Aussi mirent-ils le temps à profit en portant partout la flamme et le fer.

On déplorait encore cette catastrophe qui fit donner à l'an 1689 le nom de "l'année du massacre," lorsque le comte de Frontenac vint remplacer M. Denonville comme gouverneur de la Nouvelle-France. On ne pouvait faire un plus heureux choix ; car cet homme énergique sut bientôt faire face aux difficultés, et mit en peu de temps le Canada en état de se défendre contre les Iroquois, et les Anglais qui étaient en guerre avec la France. ¹

Les colonies américaines étaient à la veille d'attaquer le Canada, sur lequel elles jetaient depuis longtemps des yeux de convoitise. Notre pays leur semblait une proie bien facile à saisir, et, en effet, leurs espérances n'étaient pas sans avoir quelques fondements. Car d'abord, la population des colonies anglo-américaines s'élevait alors à plus de 200,000 âmes, tandis que celle du Canada était à peine de 12 à 15,000 habitants. Ensuite, la Nouvelle-France soutenait depuis longtemps une guerre désastreuse avec les Iroquois, et son commerce était presque anéanti. Au contraire, la prospérité et la puissance des colonies anglaises augmentaient de jour en jour. D'après les conjectures de messieurs nos voisins, le Canada était menacé "d'une ruine inévitable."

Nul doute qu'il aurait en effet succombé, si M. Denonville en eût été longtemps gouverneur. Mais M. de Frontenac, prévoyant tous ces desseins, résolut de ne pas attendre que la Nouvelle-France fût envahie par l'ennemi, mais de le prévenir en portant chez lui la guerre.

Cette entreprise offrait bien ses hasards ; mais, habilement conduite, elle avait aussi ses chances de succès.

Trois expéditions furent organisées d'après les ordres du gouverneur : l'une fut lancée contre Caso, sur la rivière Kénébec, l'autre sur Salmon-Falls, dans la Nouvelle-Angleterre : elles furent toutes deux couronnées d'un plein succès. Une troisième devait s'emparer d'Albany ; mais les Hurons, que les Français s'étaient attachés comme alliés, ayant refusé de les suivre jusqu'à cette ville, la petite troupe se borna à l'attaque de Schenectady.

C'est cette dernière expédition, où le succès et les périls furent contrebalancés, qui fera le sujet de ce récit. Puisse cet écrit intéresser le lecteur en le ramenant à ce temps où notre patrie, sortant à peine de son berceau, demandait à ses nobles enfants leur sang et leur valeur.

¹ Histoire du Canada, M. Garneau. (J. E. E. M.)

CHAPITRE I.

DE MONTRÉAL A SCHENECTADY.

ENTRÉE EN SCÈNE.

En l'an de grâce 1690, la ville de Montréal ne donnait qu'une bien faible idée de ce qu'elle est de nos jours. Quarante-huit ans s'étaient à peine écoulés depuis que M. de Maisonneuve en avait jeté les fondements. Quelques centaines d'habitations, la plupart d'assez chétive apparence, reposaient aux pieds de la montagne que couronnaient alors des pins antiques. Ces superbes enfants de la forêt semblaient contempler avec orgueil et dédain les pauvres demeures des colons, comme s'ils n'avaient point dû tomber un jour sous le tranchant de la hache et être remplacés par des constructions plus vastes et plus belles que celles qui étaient alors bâties au pied du "Mont-Royal."

A l'instant où commence ce récit, on était à la fin de janvier 1690. Le jour faisait rapidement place à la nuit, qui s'annonçait froide. Tout était silencieux dans l'enceinte de Ville-Marie, dont les demeures clairsemées disparaissaient par degrés dans l'ombre.

Malgré l'heure avancée, deux voyageurs attardés venaient de se faire ouvrir l'une des portes des palissades qui entouraient la ville naissante et la protégeaient contre les attaques des sauvages.

Tous deux faisaient partie d'une troupe de trente hommes armés qui arrivaient de Québec et des Trois-Rivières et les suivaient quelques milles en arrière.

Le premier des arrivants, qui était de moyenne taille, était un tout jeune homme, à en juger par sa démarche vive et hardie et son pas rapide. La capote de buffle qu'il portait, tout en entravant un peu ses mouvements, n'empêchait cependant pas de reconnaître à ses allures l'homme bien-né, le gentilhomme en un mot.

Comme la qualité de romancier permet de commettre quelques indiscretions, mes lecteurs voudront bien me laisser entr'ouvrir le collet de son pardessus qui lui monte au-dessus des oreilles, afin de leur donner une idée de l'ensemble de ses traits. Des cheveux bruns et abondants couronnent un front haut sous lequel brillent

des yeux noirs pleins de feu et d'intelligence. Les lèvres, qui dénotent une noble fierté, sont surmontées d'une légère moustache encore dans l'enfance. La franchise, la grandeur d'âme et l'audace se lisent sur sa figure. Il peut avoir vingt et un ans. A son côté pend une épée dont l'extrémité du fourreau dépasse le bas de son vêtement d'hiver, et l'on voit une paire de pistolets à sa ceinture.

Il est d'origine noble, est né dans le pays et se nomme Charles Couillard Dupuis. Il arrive de Québec où il a laissé sa famille, à la nouvelle que l'on va organiser à Montréal une expédition contre la Nouvelle-York. Habitué dès l'enfance aux fatigues de la vie des bois et aux privations qu'entraînait alors avec elle la vie de colon en Canada, il a résolu de faire partie de la petite phalange qui se prépare à partir sous la conduite de MM. d'Ailleboust de Mantet et LeMoine de Sainte-Hélène.

Son compagnon, qui le dépasse de toute la tête, est un de ces hommes auxquels la nature a donné des membres herculéens et une énergie égale à leur corps. Ses pas, moins rapides que ceux de Charles Dupuis, mais plus élastiques et plus longs, laissent deviner de suite l'homme habitué de longue date aux marches forcées. Il est vêtu, comme le premier, d'un pardessus de même genre. A la longue carabine qu'il porte sur son épaule, au couteau de chasse qui pend à sa ceinture, aux souliers de chevreuil qui chaussent ses énergiques pieds, enfin au bonnet fait d'une peau de renard, dont la queue lui retombe par dessus les épaules, on reconnaît en cet homme un coureur des bois.

Rien d'extraordinaire dans sa figure, si ce n'est pourtant ses yeux, que l'on voit toujours en mouvement et qui semblent vouloir tout reconnaître dans l'obscurité de la nuit.

Cet homme, âgé d'un peu plus de cinquante ans, est le serviteur du jeune gentilhomme qu'il suit partout et qu'il a lui-même initié aux mystères des forêts vierges du Canada. Ayant été marin dans sa jeunesse, il a conservé une certaine teinte du langage et des idées propres aux gens de sa caste.

— Mille tonnerres, Monsieur Charles ! s'écria-t-il après un assez long silence qui avait régné entre les deux voyageurs, je commence à me dire en moi-même qu'il est temps que nous arrivions. Malgré la petite larme que vous m'avez donnée tout-à-l'heure, ce chien de froid menace de s'emparer de tout mon individu.

— Allons donc, Thomas, toi te plaindre du froid, répondit le jeune homme ; toi, un vieux coureur des bois !

— Dam, Monsieur Charles, c'est justement parce que je me fais vieux que le froid a plus de prise sur moi. A votre âge, le sang est chaud, mais il se refroidit quand on passe la cinquantaine et...

— Allons, allons, un peu de patience, mon vieux, reprit Charles ; dans un instant nous serons chez M. de Sainte-Hélène, où nous serons bien reçus, je l'espère.

— Suffit, Monsieur Charles, je mets ma langue aux arrêts.

Après avoir marché pendant environ un quart-d'heure, ils se trouvèrent en face d'une longue maison basse à un étage. A en juger par les nombreuses lumières que l'on voyait du dehors, il devait y avoir grande réunion dans cette habitation, qui n'était autre que celle de M. LeMoine de Sainte-Hélène.

— Nous voici arrivés, dit Charles à son compagnon ; entrons, et ne pense plus aux fatigues de la route ; car l'hospitalité que nous allons recevoir ici les compensera bien toutes.

Et tous deux entrèrent : ils se trouvèrent tout d'abord dans la cuisine où les domestiques se tenaient autour d'un immense foyer. Dans l'âtre pétillait un feu que le vieux Thomas eut l'air en entrant d'apprécier à sa juste valeur ; car il alla de suite prendre place à côté de ceux qui s'y chauffaient, laissant à son maître le soin de leur introduction.

A l'arrivée des deux voyageurs, les serviteurs s'étaient levés. S'avancant alors vers le plus âgé d'entre eux, Charles Dupuis se nomma et le pria de le conduire auprès de son maître.

Le domestique s'inclina et le conduisit dans une grande salle, médiocrement meublée, où se trouvaient M. de Sainte-Hélène et quelques gentilshommes qui devaient faire partie de la prochaine expédition.

Pendant ces préliminaires, Thomas Fournier, se débarrassant de sa capote, tirait de sa poche un brûle-gueule et engageait conversation avec les gens de la cuisine.

Quand Charles Dupuis entra dans l'appartement où se tenaient les convives de M. de Sainte-Hélène, ces derniers étaient à table et paraissaient y faire consciencieusement leur devoir. A la vue du nouvel arrivant, M. de Sainte-Hélène vint au devant de lui, le félicita de son heureux voyage, et, après l'avoir présenté à ses amis, il lui fit prendre place à côté de lui.

— Après une marche comme celle que vous venez de faire, lui dit-il, vous devez avoir l'appétit assez développé ; veuillez donc partager notre frugal repas.

Tandis que le voyageur affamé accepte l'invitation de son hôte sans se faire prier, que le lecteur nous permette d'esquisser le portrait de quelques-uns des convives.

M. LeMoine de Sainte-Hélène, leur hôte, était un homme de vingt-sept à vingt-huit ans. Il était petit de taille, mais bien proportionné. Sa physionomie était franche et enjouée, et il ne cessait d'amuser

ses convives par des saillies et des quolibets dont messieurs les Anglais faisaient les frais. C'était lui qui devait être le premier lieutenant de M. de Mantet, assis à sa droite.

Ce dernier était un homme de trente ans ou à peu près. Ses traits, fortement accentués, trahissaient un caractère fier et déterminé et laissaient deviner de suite l'homme propre au commandement. Comme il parlait peu et riait encore moins, on aurait pu croire au premier abord qu'il voulait user déjà de l'ascendant qu'il devait avoir sur les autres jeunes gens réunis avec lui. Mais aucun de ces derniers ne paraissait s'en formaliser ; car tous savaient que quelques-uns de ses proches ayant été enveloppés dans le massacre de Lachine, il avait depuis conservé un air de mélancolie sombre. Il avait voué une haine éternelle aux Anglais que l'on savait instigateurs du massacre, et avait résolu de venger sur eux et les Iroquois la mort de ses parents assassinés.

Près de lui se tenait M. LeMoine d'Iberville, celui qui, un an auparavant, avait pris deux vaisseaux anglais dans la Baie-d'Hudson et devait plus tard se couvrir de gloire par ses exploits sur mer, à Terre-Neuve et dans la Louisiane.

Puis venaient MM. LeBert du Chêne, de Montigny, Repentigny et Boucher, qui avaient demandé à suivre M. de Mantet comme volontaires.

— De combien d'hommes se compose le renfort que vous nous amenez ? demanda M. de Mantet à Charles Dupuis.

— De trente hommes armés, répondit ce dernier, dont dix-huit Canadiens et douze Hurons. C'est un bien petit nombre de combattants ; mais tous sont déterminés et brûlent d'en venir aux mains.

— A quelle distance sont-ils de la ville ?

— Ils sont campés à cinq milles d'ici et nous rejoindront demain matin. J'ai pris les devants avec mon domestique, afin de vous donner les détails nécessaires et recevoir vos ordres : car, d'après ce que j'ai appris, nous partirons après-demain.

M. d'Ailleboust fit un signe affirmatif et continua de manger en silence.

Le repas terminé, M. de Mantet promena ses regards sur les jeunes gens pour attirer leur attention, et dit :

— Messieurs, comme l'expédition, dont M. de Frontenac me donne le commandement, offre autant de chances de revers que de succès, et que vous n'êtes point obligés d'en faire partie, veuillez bien, je vous prie, réfléchir sérieusement avant que de vous joindre à nous. Vous le savez comme moi, nous aurons plusieurs centaines de milles à faire au milieu des bois, au cœur d'un hiver rigoureux et exposés à chaque instant à être attaqués par les Iroquois, que les

Anglais (et il appuya sur le mot "Anglais") excitent sans cesse contre nous. Si, cependant, vous êtes décidés à faire cause commune avec ceux qui veulent venger le massacre de Lachine par un coup d'éclat, dont nos voisins aient à se souvenir quelque temps, promettez-moi, messieurs, que, bien que volontaires, vous obéirez à mes ordres. Car vous concevez comme moi que la discipline vaut quelque chose quand on a contre soi le froid, des misères de toutes sortes et des ennemis comme les Iroquois, qui rampent dans l'ombre de la nuit, se glissent comme des serpents et tombent à l'improviste sur ceux qu'ils trouvent sans défense. Eh ! bien, messieurs, consentez-vous à reconnaître mon autorité sur vous durant toute la marche ?

— Oui, répondirent tous les assistants sans hésiter.

— Alors, poursuivit M. de Mantet, soyez prêts à partir après-demain, vendredi. Avec les trente hommes que M. Dupuis nous a amenés, notre troupe se composera d'un peu plus de deux cents combattants, dont quatre-vingt-dix-huit Canadiens, quelques Abénakis et cent-vingt Hurons. Je ne sais si je me fais illusion, mais il me semble qu'avec un nombre pareil d'hommes déterminés à tout braver et à se soumettre aux ordres de leur chef, nous pourrions venger d'une manière éclatante la catastrophe de l'année dernière !

Puis, tirant Charles Dupuis à l'écart, il lui demanda si M. de Frontenac ne l'avait point chargé de commission pour lui. Alors le jeune homme lui remit une lettre du gouverneur, qui contenait des instructions particulières sur les mesures à suivre et les précautions à prendre pour assurer la réussite de l'expédition.

Après quelque temps d'une conversation animée et après plusieurs "toasts" portés au succès de l'entreprise, les jeunes gentilshommes se retirèrent et se hâtèrent de regagner leurs demeures.

Charles Dupuis et le vieux Thomas restaient les hôtes de M. de Sainte-Hélène.

Avant de s'endormir, Thomas fit la réflexion—que mes lecteurs trouveront sans doute peu chevaleresque, mais qui cependant n'était pas moins vraie—qu'il vaut mieux être couché dans un lit bien chaud que dormir sous une tente, presque en plein air, comme le faisaient en ce moment-là ses compagnons restés en arrière. Nous n'avons pas le courage de lui reprocher cette pensée quelque peu égoïste. Libre à nos lecteurs d'en juger autrement.

CHAPITRE II.

LE DÉPART.

Dès le matin du second jour après les événements que nous venons de décrire, une grande animation régnait dans la petite ville de Montréal.

L'heure du départ approchait, et l'on terminait les préparatifs que nécessitaient les circonstances.

Ces guerriers hurons et les Abénakis, dans leur costume de combat, se croisaient en tous sens avec les soldats canadiens.

Les derniers allaient faire leurs adieux à leurs parents, à leurs amis et à leurs jeunes fiancées. Il y avait bien quelques larmes versées de part et d'autre, mais point de faiblesse. Plus d'un jeune homme sentait même renaître en lui une ardeur nouvelle, quand son amante, essayant de cacher une larme dans un sourire, lui disait, pendant qu'il lui donnait le baiser d'adieu : " Va, tu nous reviendras bientôt et tu auras à ton retour un charme de plus à mes yeux, car tu auras combattu pour ton pays qui demande aujourd'hui tes services."

Oh ! il faut que l'amour de la patrie soit bien grand dans un homme pour qu'il ne sente pas chanceler son courage quand il presse, pour la dernière fois peut-être, la main d'une personne aimée ; quand il voit de grosses larmes glisser silencieuses sur les joues pâlies de la jeune fille qui lui dit d'aller là où le devoir l'appelle ; quand ils se disent tous deux un adieu qui peut être éternel !

Mais s'il est grand l'héroïsme du soldat qui, brisant ainsi les nœuds les plus chers, vole au champ d'honneur, il n'est pas moins grand chez la jeune fille qui lui montre ainsi, d'une main encore tremblante d'émotion, le chemin du devoir.

Cependant, la petite troupe commença à se réunir vers dix heures sur la Place-d'Armes. Une demi-heure après, tous étaient à leur poste, et M. d'Ailleboust vint les passer en revue avant de se mettre en marche. Presque toute la population s'était donnée rendez-vous sur la place, afin d'assister au départ de ces hommes héroïques qui allaient se dévouer pour leurs compatriotes.

En premier lieu venaient les Canadiens. Tous étaient jeunes, à l'exception de notre connaissance, Thomas Fournier. C'était lui qui devait servir de guide : car, ayant parcouru plusieurs fois, en chassant, les forêts qui s'étendaient alors depuis le Saint-Laurent jus-

qu'au milieu de la Nouvelle-York, il connaissait les lieux et s'était offert à conduire l'expédition.

Chaque homme, outre ses armes et ses munitions, avait une paire de raquettes. Il y avait à l'arrière-garde une trentaine d'hommes exclusivement chargés de provisions de bouche. Le commandement était partagé entre les jeunes gentilshommes que nous avons rencontrés chez M. de Sainte-Hélène.

Après les Canadiens venaient la petite troupe d'Abénakis, puis les guerriers hurons commandés par leur chef, l'Aigle-Noir. Tous étaient décorés de leurs insignes militaires. A leur ceinture pendaient leur tomahawk et les chevelures qu'ils avaient enlevées à leurs ennemis. Quelques-uns d'entre eux avaient des armes à feu ; mais la plupart portaient celles de leurs ancêtres, c'est-à-dire l'arc, la flèche et la lance.

Quand chacun fut à son poste, M. d'Ailleboust de Mantet ayant fait faire silence, leur dit :

“ Canadiens et guerriers alliés,

“ C'est presque la même cause qui nous rassemble aujourd'hui. Vous, Canadiens, c'est le sang de vos parents et amis égorgés l'année dernière. Vous Hurons, ce sont les mânes de vos aïeux qui crient vengeance du fond de leurs tombeaux où la hache iroquoise les a fait descendre. C'est contre les lâches instigateurs des Iroquois, contre les Anglais que nous allons combattre. Ils nous croient faibles et craintifs en notre pays, et sont bien loin de penser que nous pousserons l'audace jusqu'à aller les attaquer dans leurs établissements. Plusieurs centaines de milles à parcourir au plus fort des rigueurs de l'hiver, leur semblent des obstacles insurmontables. Et quand bien même on leur dirait que nous avons organisé une expédition contre eux, ils n'en dormiraient pas moins tranquilles. Eh ! bien, qu'ils dorment en attendant que notre cri de guerre retentisse à leurs portes ! Oh ! malheur alors, malheur à ceux que nous rencontrerons ! Nous serons pour eux sans pitié, comme ils ont été sans merci à notre égard, et nous leur ferons payer bien cher le sang qu'ils ont si lâchement et si brutalement fait verser.

“ Mais si nous voulons que nos ennemis versent des larmes de sang en châtiment des maux qu'ils nous ont causés, soyons unis et que tous nos coups portent à la fois sur l'ennemi commun. Ensuite, nous reviendrons joyeux vers ceux qu'il nous faut quitter aujourd'hui, et nous assurerons à la colonie quelque temps de répit, de paix et de bonheur.”

Les acclamations de tous ceux qui étaient présents répondirent à ses paroles.

Si M. de Mantet appuyait sur l'union qui devait régner entre les alliés, c'est qu'il connaissait les sauvages de longue date et qu'il savait à quoi s'en tenir sur la constance des guerriers hurons. Peut-être même avait-il des pressentiments à cet égard ; la suite des événements montrera si ses prévisions étaient fondées.

Le signal du départ fut donné et la petite troupe se mit en marche, accompagnée jusqu'à la sortie de la ville par les habitants, dont l'enthousiasme prouvait que l'héroïsme de leurs frères leur allait au cœur.

Pendant que les alliés défilaient par la porte de la ville, Thomas Fournier s'approcha de son maître et lui parla à voix basse :

— Assurément, Monsieur Charles, lui dit-il, nous aurons du malheur durant notre expédition.

— Et pourquoi donc, oiseau de funeste augure ? répliqua le jeune homme.

— Mais, Monsieur Charles, parce que c'est aujourd'hui vendredi, et qu'il est rare qu'une affaire importante arrive à bon terme quand elle est commencée un vendredi.

Charles s'étant moqué de ces paroles superstitieuses, le vieux Thomas s'éloigna en grommelant : “ Dam, ces jeunes gens-là ne croient à rien. Mais quelque chose me dit à moi qu'il nous arrivera malheur. Quand mon pauvre défunt père (que Dieu ait pitié de son âme) s'est noyé, il était parti un vendredi, sur son bateau de pêche. Et mon oncle Pierre.....et mon cousin Baptiste.....et.....”

Et il continua d'énumérer ainsi ceux de ses parents ascendants et collatéraux qui avaient eu le malheur de mourir un vendredi.

Cependant, M. de Mantet et ses hommes étaient sortis de Montréal et s'en éloignaient à grands pas. Tant que les jeunes soldats eurent la ville en vue, chacun tournait la tête de temps en temps vers le lieu de sa naissance, où il laissait des êtres chéris dont le chagrin était encore plus grand que le sien. Car la douleur de l'absence affecte plus grièvement ceux qui restent au pays que les soldats qui s'en éloignent pour aller combattre.

Mais quand les dernières maisons de la ville se furent évanouies dans le lointain et que les yeux des Canadiens ne distinguèrent plus rien du lieu où plusieurs, hélas ! ne devaient plus revenir, alors ils repoussèrent leurs pensées au fond de leur cœur et la gaieté française reprit le dessus.

Pendant que tous les autres causaient et riaient à gorge déployée, deux hommes seuls gardaient le silence et paraissaient préoccupés. Ces deux hommes n'étaient pourtant point des lâches. Le premier était M. de Mantet, qui songeait à toute la responsabilité qui pesait sur lui et réfléchissait aux moyens à prendre pour justifier l'opinion

que l'on avait eue de lui en le mettant à la tête de ceux qui se dévouaient pour la cause commune. Le second n'était autre que Thomas Fournier, qui ne pouvait se familiariser avec l'idée de partir "un vendredi."

CHAPITRE III.

LE LOUP-CERVIER.

Un peu plus d'une semaine après le départ de M. de Mantet et de ses gens, le cinq février au soir, deux hommes enveloppés dans des peaux de bisons étaient assis au pied d'un rocher, qui les protégeait contre les atteintes d'un vent glacial qui faisait courber la tête aux pins de la forêt. Ils pouvaient être comme à trente milles au nord de Schenactady et à un mille de la rivière Hudson. Tous deux fumaient en silence et semblaient ne s'occuper guère de la tempête qui hurlait dans les bois.

L'absence de feu par une nuit pareille indique que ces deux individus ont intérêt à ne point laisser deviner leur présence en ces lieux. Tous deux sont sauvages et appartiennent à la tribu des Agniers qui fait partie de la confédération iroquoise.

Le premier, qui est âgé de vingt-cinq à trente ans, a l'une de ces figures sur lesquelles se peignent l'astuce, l'audace et les passions les plus farouches. Son regard sombre, ses traits contractés, les exclamations de colère qu'il laisse fréquemment échapper, font voir qu'il n'a pas l'humeur des plus gaies et médite quelque coup dans l'ombre.

C'est le Loup-Cervier, le plus puissant chef des Agniers.

Le second, qui est frère du premier, est moins âgé que lui. La physionomie du Renard-Subtil—c'est ainsi qu'il s'appelle—ne dément pas le surnom qui lui a été donné. Son visage rusé est plus calme que celui du Loup-Cervier, et il semble ne penser à autre chose en ce moment qu'aux bouffées de tabac qu'il tire de son calumet et suit du regard.

Une heure s'écoula ainsi, après leur arrivée au lieu où nous les trouvons, sans qu'aucun des deux personnages adressât la parole à l'autre : enfin le Loup-Cervier, qui venait de fumer une troisième pipe, se leva et promena ses regards sur une plaine qui s'ouvrait au loin devant lui.

Les tourbillons de neige chassés par un vent impétueux fouet-

taient la cime des quelques arbres qui se trouvaient en cet endroit et dont les branches rudement secouées rendaient un son lugubre.

Le chef agnier semblait prendre plaisir à la contemplation des ravages de la tempête. Sa poitrine se dilatait, et à chaque rafale de l'ouragan, il aspirait bruyamment comme s'il eût voulu appeler à lui la fureur des vents déchaînés. Après être resté quelque temps immobile, il fit un signe au Renard-Subtil, qui se leva comme lui.

— Que mon frère regarde, dit le Loup-Cervier, et il étendit la main dans la direction de la rivière Hudson. Que voit mon frère ? demanda-t-il après quelques instants de silence.

— Des lumières qui se perdent dans la nuit, répondit l'autre.

— Sont-elles nombreuses ?

— J'en compte autant qu'il y a de jours d'une nouvelle lune à la suivante.

— Mon frère a le regard de l'aigle, reprit le Loup-Cervier ; et il s'assit tout en allumant une quatrième pipe.

Quand il en eut épuisé le contenu, opération qui dura bien un bon quart d'heure, il en secoua les cendres encore chaudes et déposa son calumet près de lui sur sa peau de bison.

— Que mon frère écoute, dit-il au Renard-Subtil.

— Mes oreilles sont aussi attentives que celles de la jeune fille quand la bouche d'un guerrier lui fait l'aveu de son amour.

— Le Renard-Subtil sait-il pourquoi je l'ai amené ici ?

L'autre répondit par un signe de tête négatif.

— Mon frère sait-il par quelle nation ont été allumés les feux qu'il voit non loin d'ici ?

Même réponse du Renard-Subtil.

— Dans un instant mon frère saura ces choses. Qu'il veuille seulement me dire s'il se souvient de Fleur-de-Mai.

— La jeune fille aux yeux d'azur dont la voix était aussi douce aux oreilles du Loup-Cervier que celle du rossignol au lever de l'aurore, et qui a été tuée par un visage pâle du Canada ?

— La même, reprit le Loup-Cervier, dont les mâchoires se contractèrent et dont les yeux lancèrent des éclairs d'une haine indéfinissable. Mon frère sait si je l'aimais, Fleur-de-Mai. Pour elle, j'aurais tout sacrifié ; j'aurais même abandonné la religion et les coutumes de mes ancêtres pour celles des visages pâles, si elle me l'avait demandé. Eh ! bien, mon frère sait que quelques jours avant l'époque où elle devait s'unir au Loup-Cervier pour habiter son wigwam, elle a été privée de la vie par une face pâle qui, aidé de plusieurs autres hommes blancs du Canada, attaqua notre village. Depuis le jour où Fleur-de-Mai a été déposée dans la terre, le cœur du Loup-Cervier s'est enveloppé de deuil et le sourire a déserté ses

lèvres. Mais ce que mon frère ne sait pas, c'est que le puissant sorcier de notre tribu m'a dit que l'ombre de Fleur-de Mai lui était apparue en lui demandant vengeance contre les visages pâles. Elle lui a dit qu'un parti de guerre d'hommes blancs du Canada allait attaquer les visages pâles leurs voisins et ennemis, et que sur les premiers devait retomber la vengeance du Loup-Cervier. Ayant appris cela, j'ai amené mon frère avec moi afin que nous allions tous deux reconnaître le nombre des ennemis, que nous attaquerons lorsqu'ils retourneront dans leur pays. Il vaut mieux attendre, pour les surprendre, qu'ils aient accompli leur expédition. Car alors ils seront moins sur leurs gardes s'il sont vainqueurs, et s'ils sont vaincus, ils retraiteront sans ordre. D'ailleurs, laissons les visages pâles s'entredéchirer comme des loups affamés ; nous partagerons leurs dépouilles. Que mon frère me suive !”

Ayant ainsi parlé, les deux frères se dirigèrent vers le camp des Canadiens.

Ces derniers, fatigués par une marche de plus de quinze jours à travers les bois, par les privations sans nombre qui étaient l'apanage des guerres d'alors, avaient établi leur camp au centre d'un bois de sapins et dormaient profondément. Quelques sentinelles dispersées dans le camp veillaient seules au salut de tous.

Au nombre des gardes se trouvait Thomas Fournier. Les deux mains appuyées sur le canon de son fusil, le regard rivé à terre, il paraissait insensible au bruit de la tempête et à la violence du vent qui s'engouffrait dans la clairière avec des hurlements sinistres.

Il y avait plus d'une heure qu'il était ainsi plongé dans de profondes méditations, quand il releva vivement la tête. Un bruit de branche cassée venait de frapper son oreille.

Il regarda autour de lui : tout était tranquille, et son compagnon de garde, qui veillait à quelques pas de lui, n'avait apparemment rien entendu qui pût éveiller son attention, car il restait nonchalamment appuyé sur son arme.

Le chasseur reprit sa position première, bien qu'ayant soin de jeter de temps en temps un regard scrutateur autour de lui.

Tout-à-coup, épaulant son arme d'un geste aussi prompt que la pensée, il fit feu sur une ombre qu'il venait d'apercevoir à quelque trente pas de lui.

Un cri de douleur répondit à la détonation qui mit tout le monde en emoi dans le camp. Suivi d'une vingtaine d'hommes, Thomas s'élança dans la direction où il avait tiré.

Bientôt une trace de sang apparut sur la neige.

— Le gibier est touché et n'ira pas loin, s'écria-t-il, en avant !

Et tous se mirent à courir dans la direction que prenait la traînée de sang.

Ce sang n'était autre que celui du Renard-Subtil, qui avait eu la poitrine traversée d'une balle. Le Loup-Cervier avait chargé le corps du blessé sur ses épaules et fuyait avec ce fardeau.

Mais, quand il entendit les cris de ses ennemis se rapprocher, il déposa le corps du Renard-Subtil sur la neige en s'écriant :

“ Frère, descends en paix dans les plaines du Grand-Esprit. Si je n'avais pas une autre vengeance à accomplir, je te défendrais jusqu'à la mort contre ces chiens de visages pâles. Mais je dois vivre pour venger Fleur-de-Mai ainsi que toi, mon frère ! ”

Les poursuivants n'étaient plus qu'à une cinquantaine de pas du Loup-Cervier.

Plusieurs coups de feu furent tirés sur le fugitif, qui y répondit par un cri de défi, et disparut dans un tourbillon de neige à l'entrée de la forêt. Cessant leur poursuite désormais inutile, les Canadiens s'arrêtèrent auprès du Renard-Subtil qu'agitaient les dernières convulsions de l'agonie.

Un Huron qui se trouvait là se baissa auprès du mourant et se mit en frais de lui enlever la chevelure.

Les Canadiens détournèrent la tête d'un geste de dégoût et reprirent le chemin du camp.

— Je serais bien surpris, se disait le vieux Thomas, si nous n'avions pas quelque bande de ces maudits Iroquois sur le dos à notre retour. Encore, si nous n'étions pas partis “ un vendredi ! ”

(A continuer).

L'IMITATION DE JESUS-CHRIST.

Lisant, tout dernièrement, un apologiste du roman, je fus frappé par une de ces propositions sophistiques sur laquelle je ne pus m'empêcher de m'arrêter un instant. "Que de gens, disait cet écrivain, n'ont jamais ouvert *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui, sans s'en douter, trouvent au feuilleton de leur journal l'application des maximes de ce livre admirable!" et il concluait: "Le roman est donc à encourager comme moyen de propagande des bonnes choses;" et en particulier, je suppose, de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Quoique je ne pusse admettre cette conséquence, je fus forcé d'accepter comme vraies les prémisses de la proposition, savoir: qu'on lit beaucoup les romans et bien peu le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, et cela surtout dans notre pays. Chez les peuples catholiques de l'Europe, il est peu de familles tenant à leur religion qui n'aient leur exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*; en France surtout, et en Italie, le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* est le livre des jeunes gens qui à l'instruction joignent la religion; c'est leur manuel. Peut-on en dire autant de nos familles canadiennes si catholiques? peut-on en dire autant de notre jeunesse, qui tient tant aux principes chrétiens? Je ne pense pas. On voit rarement le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* entre les mains de nos compatriotes, et c'est chose vraiment étonnante qu'un livre qui a excité un si grand enthousiasme dans tout l'univers catholique; qui, de tous les livres, a eu le plus de retentissement après les Saintes Ecritures, qui a été trouvé jusque dans la bibliothèque des rois du Maroc, dont on a constaté l'impression de plus de douze mille éditions; c'est, dis-je, une chose vraiment étonnante qu'un tel livre

ne soit pas plus populaire parmi nous ; que nous n'ayons seulement pas une édition canadienne de ce livre immortel. Je sais qu'il y a très-peu de gens instruits, surtout de ceux qui ont passé par nos collèges, qui n'aient entendu parler du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, qui n'en connaissent au moins le titre ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que ce livre n'est pas assez généralement étudié, ni assez généralement apprécié parmi nous. Quelle en serait donc la cause ? Probablement parce qu'on n'en parle pas assez, probablement parce qu'on ne le connaît pas assez. Et c'est pour cela que j'offre, aujourd'hui, quelques réflexions sur ce livre, à nul autre pareil ; puissent ces quelques réflexions être propres à le faire goûter et estimer. Je ne prétends nullement donner une appréciation du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* ; une telle prétention serait folie : le livre est inappréciable ; mais essayer de faire entrevoir quelque chose des trésors d'ascétisme renfermés dans ce livre immortel, essayer de lever un coin du rideau qui recouvre tant de choses sublimes au point de vue philosophique, voilà tout mon dessein.

I

Lorsqu'il nous arrive de vouloir prendre connaissance d'un livre qui se rencontre sous notre main, la première chose que nous faisons est de jeter un coup d'œil sur la feuille du titre pour y lire le nom de l'auteur ; c'est un mouvement tout naturel, nous aimons à savoir qui va nous parler. Si nous voulons faire de même pour le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, nous serons peut-être bien longtemps sur la première page ; car, par qui a été écrit le livre de *l'Imitation* ? Cette question est encore un problème. Plusieurs nations, comme plusieurs ordres religieux, se disputent l'honneur d'avoir produit l'auteur de l'immortel ouvrage. Saint Bernard passa, pendant assez longtemps, pour l'auteur de *l'Imitation* ; avant l'invention de l'imprimerie, quelques copistes lui ont attribué l'œuvre ; mais saint Bernard mourut vingt ans avant la naissance de saint François d'Assise dont le livre parle expressément ; ceci apporte une objection sérieuse. Aussi, aujourd'hui, il en est bien peu qui essaient de faire valoir les titres que pourrait avoir l'abbé de Clairveaux à la paternité de ce livre. Le célèbre chancelier Gerson fut donné aussi lui, pendant longtemps, et certains critiques le donnent encore aujourd'hui, comme ayant composé le

livre qui nous occupe. Mais outre la faiblesse des preuves et des titres apportés en sa faveur, il suffit de parcourir quelques pages de l'*Imitation de Jésus-Christ*, pour se convaincre que l'opinion en faveur de Gerson est insoutenable. Le livre de l'*Imitation de Jésus-Christ* évidemment a été écrit par un moine, s'adressant à des moines, et ne respirant que la pauvreté, l'humilité, le calme et la solitude, tandis que le célèbre chancelier n'a jamais été moine, n'a jamais fui le monde, n'a jamais renoncé aux honneurs ni aux richesses pour vivre dans l'ombre de la solitude. Nous savons tous fort bien qu'au contraire, il prit part aux affaires les plus importantes et les plus bruyantes de son siècle, et qu'il y a déployé une activité et une hardiesse peu communes. Non, Gerson fut trop lancé dans le mouvement de son temps, fut trop grand homme politique, pour qu'on puisse croire un instant qu'il soit l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Malgré mon grand respect pour les politiciens, je ne pense pas qu'ils puissent être de si sublimes ascètes, soit dit sans vouloir blesser le moins du monde les hommes politiques qui pourraient me faire l'honneur de lire ces lignes.

Enfin, les deux seuls hommes qui, aujourd'hui, restent sur les rangs comme ayant des titres sérieux en leur faveur, sont des moines ; l'un, bénédictin, né vers le commencement du treizième siècle, dans un petit bourg du nord de l'Italie, et du nom de Jean Gersen ; l'autre, Thomas à Kempis, diocèse de Cologne, en 1380. Les grandes querelles, les discussions presque interminables soulevées entre les bénédictins de Saint-Maur et les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève réunis à ceux de Saint-Victor à Paris, n'ont encore rien fixé. Pour un grand nombre de critiques modernes, ces deux hommes, Thomas à Kempis et Gersen, paraissent avoir des titres à peu près égaux ; quoiqu'il y ait un grand choc d'idées, aucune lumière n'a jailli. Il est vrai que l'opinion presque générale a prévalu en faveur de Thomas à Kempis ; son nom est en tête du livre, dans un grand nombre d'éditions.

Cependant, l'historien le plus érudit de notre siècle, Rohrbacher, après avoir fait les plus savantes recherches, dépose sur la tête de Gersen la couronne immortelle de père de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Aucun doute, aucune objection ne paraissent devoir soutenir devant ces documents et ces preuves. Le grand respect que je porte à l'illustre historien ecclésiastique me fait pencher beaucoup pour son opinion ; mais je ne voudrais pas dire que le parti le plus prudent à suivre ne fût encore celui de suspendre son jugement ; d'autant plus que l'auteur même de l'*Imitation* nous a donné le sage avis qui suit : " Ne cherchez, pas à connaître,

celui qui vous parle, mais faites attention à ses paroles." Suivons ce conseil, et ouvrons pour un instant le livre.

II

" *L'Imitation de Jésus-Christ*, dit Fontenelle, est le plus beau livre qui soit sorti des mains de l'homme, puisque l'Evangile n'en vient pas. "

Cette parole fameuse du spirituel moraliste a fait le tour du monde; elle a été reproduite depuis deux siècles dans des milliers de livres, et partout elle a été accueillie comme juste, comme vraie; aucune récrimination ne s'est fait entendre.

C'est donc un livre à part, et on le profanerait presque en cherchant à l'apprécier par des comparaisons littéraires. On ne peut rien trouver dans l'antiquité qui soit comparable à la hauteur de sa philosophie; et pour ce qui est de sa pureté ascétique, une seule de ses pages vaut mieux que quantité de ces volumes de spiritualité qui ont été écrits depuis des siècles. " Il y a quelque chose de céleste, dit Lamennais, dans la simplicité de cet ouvrage prodigieux; on croirait presque qu'un de ces purs esprits qui voient Dieu face à face soit venu nous expliquer sa parole et nous révéler ses secrets."

En effet, toutes les lignes de ce livre admirable sont des conseils d'un ange qui habite dans le ciel, aux chrétiens qui passent sur la terre; et ces conseils sont proportionnés à tous les âges à toutes les conditions, à tous les états. On ne sait pas où l'auteur de *l'Imitation*, dont la vie était cachée et qui n'entendait le bruit du siècle qu'à travers les murs de son couvent, a puisé cette connaissance de l'homme et des passions qui le tourmentent. Personne n'a jeté dans le cœur humain des regards plus profonds, n'a versé sur ses blessures un baume plus doux.—Êtes-vous sous le coup d'un de ces grands revers de la fortune, qui abattent l'âme et semblent vouloir la briser: *l'Imitation* a les paroles les plus douces et les plus encourageantes à vous faire entendre.—Êtes-vous la victime de l'inconstance des hommes, du délaissement d'un ami sur lequel vous croyez pouvoir vous appuyer pour traverser ces mille et un périls qui toujours se rencontrent dans le désert de cette vie, ouvrez ce livre, et vous y rencontrerez quelqu'un qui tout en vous avertissant avec douceur de l'infidélité des humains, vous tendra une main brûlante d'amour. Pleurez vous, et qui ne pleure sur cette terre? pleurez-vous sur la tombe d'un parent trois fois cher, d'un ami que

vous aimez comme vous-même, oh ! ouvrez ici, encore, le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ*, des lignes tout exprès pour appuyer votre défaillance y ont été inspirées.—Enfin, êtes-vous dans ces grands combats, dans ces nobles luttes que, surtout dans la jeunesse, il y a à soutenir et contre soi-même et contre le monde et contre les passions mauvaises, *l'Imitation* vous dira que c'est par ces combats que s'acquiert la grandeur ; bien plus, il vous donnera des armes et les moyens de vous en servir glorieusement. En quelque position que l'homme puisse se trouver, jamais il ne lira ce livre sans fruit.

La Harpe nous en fournit un bel exemple, écoutons-le parler lui-même : “ J'étais dans ma prison, seul, dans une petite chambre, et profondément triste. Depuis quelques jours, j'avais lu les psaumes, l'Évangile et les bons livres. Leur effet avait été rapide, quoique gradué. Déjà j'étais rendu à la foi ; je voyais une lumière nouvelle, mais elle m'épouvantait, me consternait en me montrant une abîme, celui de quarante années d'égarements. Je voyais tout le mal et aucun remède : rien autour de moi qui m'offrit le secours de la religion. D'un côté, ma vie était devant mes yeux telle que je la voyais au flambeau de la vérité céleste ; et de l'autre, la mort, la mort que j'attendais tous les jours, telle qu'on la recevait alors.

“ Le prêtre ne paraissait plus sur l'échafaud pour consoler celui qui allait mourir ; il n'y montait plus que pour y mourir lui-même. Plein de ces désolantes idées, mon cœur était abattu, et s'adressait tout bas à Dieu que je venais de trouver, et qu'à peine connaissais-je encore. Je lui disais : Que dois-je faire ? que vais-je devenir ? J'avais sur ma table *l'Imitation*, et l'on m'avait dit que dans cet excellent livre je trouverais souvent la réponse à mes pensées ; je l'ouvre au hasard, et je tombe, en l'ouvrant, sur ces paroles : *Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez invoqué.* Je n'en lus pas davantage : l'impression subite que j'éprouvai est au-dessus de toute expression, et il ne m'est pas plus possible de la rendre que de l'oublier. Je tombai la face contre terre, baigné de larmes, étouffé de sanglots, jetant des cris et des paroles entrecoupées. Je sentais mon cœur soulagé et dilaté, mais en même temps comme prêt à se fendre. Assailli d'une foule d'idées et de sentiments, je pleurai assez longtemps, sans qu'il me reste, d'ailleurs, d'autre souvenir de cette situation, si ce n'est que c'est, sans aucune comparaison, ce que mon cœur a jamais senti de plus violent et de plus délicieux ; et que ces mots : *me voici, mon fils*, ne cessaient de retentir dans mon âme et d'en ébranler puissamment toutes les facultés. ”

“ Que de grâces cachées, s'écrie Lamennais, renferme un livre dont

un seul passage aussi court que simple, a pu toucher de la sorte une âme longtemps endurcie par l'orgueil philosophique !”

Ce serait peut-être le vœu le plus beau, le plus chrétien à adresser au ciel que de lui demander, pour tous ces hommes imbus d'une fausse philosophie, de lire *l'Imitation de Jésus-Christ*. Combien parmi ceux qui, vaincus par la philosophie lumineuse, j'allais dire divine, de ce livre, comme LaHarpe, s'écriraient : *je vois, je connais !* comme Saul averti sur le chemin de Danas, se prosterneraient pour adorer et sentiraient les écailles tomber de leurs yeux ! Car, quoique simple et à la portée de tout le monde, ce livre est profondément philosophique.

III

De tous les philosophes de l'antiquité, celui qu'on a admiré le plus est Platon ; suivant lui, la philosophie véritable consiste à méditer la mort pour se déprenre l'esprit de l'illusion des choses qui passent, la philosophie consiste à aimer Dieu et à lui devenir semblable.

Or la pensée dominante du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* est de détacher le cœur de tout objet créé, pour l'embraser au service de Celui qui est le maître des cœurs. Littéralement, philosophie veut dire amour de la sagesse : et suivant Platon, la sagesse vraie n'est pas celle de l'homme, mais celle de Dieu ; son origine n'est pas dans la pensée de l'homme, mais dans la pensée de Dieu. Or la sagesse de Dieu, source de toute sagesse, s'est incarnée, s'est faite homme. L'amour de la sagesse, la philosophie consiste donc, depuis que Dieu a revêtu l'humanité, à connaître et à imiter cet homme Dieu ; il suit de là que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* est un trait de la plus pure, de la plus vraie philosophie.—Platon disait encore : “ Il est difficile de trouver le Père de toutes choses, et quand on l'a trouvé, il est impossible de le faire connaître à la multitude.” Ce que Platon jugeait impossible, l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* le juge superflu ; il ne s'attache pas à trouver ni à faire connaître le Père de toutes choses, parce que depuis des siècles le monde le connaît ; ce à quoi il tend, c'est à nous le faire imiter.—Écoutons ce Platon chrétien dans le chapitre 3 du 1er livre, intitulé : “ De la doctrine de la vérité ” :

“ Heureux celui que la vérité enseigne par elle-même, non par “ des figures et des paroles qui passent, mais en se faisant con-

" naïtre telle qu'elle est ! Notre opinion et nos sentiments bien sou-
 " vent nous trompent et ne pénètrent guère avant dans les choses.
 " Que servent ces recherches raffinées sur des choses cachées et
 " obscures, puisque nous ne serons pas repris au jour du jugement
 " de les avoir ignorées ? Notre aveuglement est étrange ; nous
 " négligeons l'utile et le nécessaire, pour nous appliquer à des
 " choses curieuses et nuisibles. C'est avoir des yeux et ne point
 " voir. Qu'avons-nous à faire de ces disputes de l'école sur le
 " genre et sur l'espèce ? Celui à qui la Parole éternelle se fait
 " entendre est débarrassé d'une infinité d'opinions. Tout procède
 " de cette unique Parole, et tous les êtres rendent témoignage qu'il
 " n'y en a qu'une : et *cette même Parole est le principe qui nous parle*
 " *intérieurement* (Jean VIII. 25). Sans elle, nul ne peut ni bien
 " entendre les choses ni en bien juger. Celui qui trouve tout dans
 " l'unité, qui rapporte tout à l'unité, et qui voit tout dans l'unité,
 " peut avoir le cœur stable et demeurer en paix avec Dieu. O
 " Vérité ! qui êtes Dieu même, faites que je sois une même chose
 " avec vous par une éternelle charité. Je m'ennuie souvent de
 " lui ; je me lasse d'entendre tant de choses ; c'est en vous seule
 " que je puis trouver tout ce que je cherche. Que tous les
 " docteurs, que toutes les créatures se taisent devant vous ; parlez-
 " moi vous seule."

C'est ainsi que notre auteur envisage la science, son origine dans
 le Verbe de Dieu, son utilité pour l'homme. Tout ce qu'il y a de
 plus élevé dans Platon se trouve ici plus élevé encore, plus pur,
 plus clair, plus simple et plus à la portée de tous.

L'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ* savait ce qu'est le cœur
 de l'homme, que chez lui le cœur est ce qu'il y a de plus puissant ; il
 n'ignorait pas que les plus belles facultés de l'homme, l'intelligence,
 la mémoire, le jugement, sont au service de son cœur ; oui, c'est le
 cœur qui commande dans l'homme, c'est lui qui fait tout ; car dans
 le cœur est la volonté, ou plutôt, le cœur c'est la volonté. C'est pour-
 quoi le but, l'unique but du livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* est de
 conquérir le cœur. Ce mot seul du titre : "*Imitation,*" le dit ; car
 si on fait attention au principe de tout amour, on verra que porter
 à imiter c'est porter à aimer. Les sources du sentiment d'aimer
 sont la ressemblance matérielle, la ressemblance morale ou sympa-
 thie, la ressemblance ou conformité d'inclinations. Telles sont les
 causes de toute amitié comme de tout amour, soit naturel soit sur-
 naturel. Deux êtres qui ne se ressemblent en rien ne peuvent
 s'aimer. Dieu voulait être aimé de l'homme : qu'a-t-il fait
 pour constituer un motif puissant d'amour ? Il l'a créé à son
 image. Eve qui, dans les vues du Créateur, devait compléter l'être

d'Adam, Eve qui devait être unie à Adam par le lien d'amour le plus pur et le plus parfait qui ne sera jamais entre humains, Eve fut créée semblable à Adam.

Le Verbe est la parfaite image du Père ; et de ces deux personnes divines en tout semblables, procède une troisième personne qui est l'Esprit-Saint ou l'amour.

C'est cette origine de l'amour que paraît avoir parfaitement compris l'auteur de *l'Imitation* ; et voici comment il a voulu nous rendre semblables à celui qu'il voulait nous faire aimer. D'abord, en vrai connaisseur de la nature humaine, il voyait dans l'homme comme deux êtres, l'homme de la terre et l'homme du ciel, l'homme de la chair et l'homme de l'esprit ; c'est pourquoi dans la première partie de son ouvrage il ne paraît tendre qu'à soumettre l'homme terrestre à l'homme céleste : sachant bien que, soumettant la matière à l'esprit, l'homme conserverait cette beauté qui en fait le chef-d'œuvre de la création ; que sur sa face auguste d'homme de bien brilleraient l'honneur, l'honnêteté, la vertu, et qu'alors dans tous ses traits, dans toute sa personne, il acquerrait une ressemblance avec le Fils divin de la Vierge, l'Homme-Dieu. L'auteur fait ensuite entendre à l'âme les enseignements du Maître ; il la force, pour ainsi dire, par sa douceur et son onction, à recevoir cette doctrine céleste ; à l'aide de ces maximes, il transforme petit à petit le cœur, il le change complètement et il finit par lui donner les inclinations de celui qui lui parle dans ce livre.

Une fois ces deux premiers points de ressemblance obtenus, la ressemblance dans les actions, ou, si vous voulez, l'imitation est amenée tout naturellement. Car, portant dans sa personne l'image de Jésus, le cœur ayant pris ses inclinations, on est comme forcé de l'imiter dans toutes les actions, dans toute la vie.

De là nous concluons que le livre de *l'Imitation* établit entre l'homme et Jésus-Christ la plus parfaite ressemblance, par conséquent, la cause la plus efficace de l'amour.

C'est surtout par ces réflexions qu'on peut s'expliquer la marche que l'auteur a suivie dans son ouvrage ; le divisant en quatre livres, il emploie les deux premiers au détachement des choses d'ici-bas, et à l'abnégation du *moi* ; dans le troisième, pour faire oublier les joies et les jouissances de la terre, il introduit l'âme dans de mystérieux rapports avec celui qu'elle cherche ; déjà l'union commence à se faire désirer. Enfin, dans le quatrième livre, l'alliance est consommée ; aussi il n'y est parlé que du bonheur et des délices de l'union intime contractée dans le sacrement de l'Eucharistie, entre l'âme et le céleste Epoux.

Faire imiter pour faire aimer, voilà la grande idée de l'au-

teur de *l'Imitation*, et c'est cette idée qui a fait de son livre le premier des livres pensés par les hommes.

IV

Certains critiques n'ont pas craint de dire que le livre de *l'Imitation de Jésus-Christ* manquait de style ; à mon goût, ce jugement est erroné ; les appareils de la rhétorique sont trop au-dessous du fond d'idées, de la profonde philosophie de cette ouvrage ; les formes littéraires sont trop pauvres pour un fond si riche ; pour qu'on regrette ici la négligence dans le style. Corneille, le grand Corneille, s'est trompé, il me semble, en traduisant ce livre en vers ; le poète me paraît avoir gâté la douce et sublime simplicité de la pensée de l'auteur, en la surchargeant des ornements de la poésie. La richesse du diamant n'est jamais rehaussée par ce qui l'encadre. Un livre comme *l'Imitation de Jésus-Christ* méritait d'avoir un cachet, comme les livres saints ont le leur.

Une dernière réflexion s'il vous plaît, cher lecteur. A tous les âges, dans la vie la plus intime du cœur, un besoin impérieux commande. Il faut à l'homme un appui pour le soutenir à ces heures de la vie où l'âme subit l'influence de certaines défaillances morales. A ces heures fatales, si une voix chère laisse tomber dans notre oreille une parole, souvent, très souvent, elle opère une décision qui détermine notre avenir. Heureux le jeune homme, qui à ce moment pénible, aura le bonheur d'entendre la voix d'un véritable ami, et qui pourra se dire comme notre catholique Veillot : “ J'ai donc un ami, qui devant les hommes me défend, qui devant Dieu prie pour moi ; un ami dont mon bonheur est le plus cher désir et qui est prêt à tous les sacrifices pour me rendre heureux ; qui sera toujours satisfait de ma prospérité, qui restera fidèle dans toutes mes disgrâces, que tous mes torts trouveront indulgent et toutes mes peines compatissant. ”

Or un tel ami est difficile à trouver, est rare partout. Cependant quelque chose nous dit bien qu'une société catholique comme la nôtre peut fournir de tels amis, de ces amis droits, généreux et constants tels que la religion seule sait les former ; mais quelqu'un n'eût-il pas le bonheur de rencontrer ce précieux trésor, il le trouvera toujours dans un bon livre.

Oui, on l'a dit bien des fois, un bon livre est un bon ami ; il parle sans passion comme sans faiblesse ; et quand on a trouvé cet ami, on peut toujours entendre sa voix, il nous accompagne partout et

on est toujours en sa compagnie. Et si le tourbillon des plaisirs, si la fascination de l'ambition nous enveloppe comme dans un nuage ténébreux où la voix de la passion se fait entendre à notre cœur, consultons notre bon ami, c'est le moment ; nous avons besoin d'un conseiller loyal, ouvrons notre bon livre, et certainement il projettera sur notre âme des rayons lumineux qui dissiperont nos hésitations.

Eh ! bien, cet ami, ce bon livre est tout trouvé ; c'est l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il a toujours une parole consolante à donner dans les heures d'affliction, un conseil sage à offrir dans les moments d'incertitude, une douce lumière à faire briller dans les instants de ténèbres.

Heureux celui qui en fera le *vade-mecum* de sa vie. Il aura bientôt reconnu que ce livre est un des plus précieux présents que le ciel ait fait à l'humanité.

E. MOREAU P^{TR}E.

ECRIVAINS CANADIENS.

M. N. BOURASSA.

La critique est encore parmi nous dans la dépendance des auteurs eux-mêmes, de la politique, des groupes d'écrivains ou des personnalités littéraires saillantes qui aspirent à la domination absolue sur le modeste domaine des Lettres Canadiennes. Elle s'exerce d'ordinaire dans des conditions complètement étrangères à la littérature, et s'inspire de motifs qui rendent suspects ses jugements.

L'intolérance politique s'étend jusqu'à la littérature; il faut avoir un parti au Parnasse comme en Parlement. Chacun s'efforce de rétrécir l'esprit public, de l'enfermer dans d'étroites limites qu'il est défendu à l'admiration de franchir pour rendre hommage à un homme de talent. On admet ou l'on rejette un écrivain selon l'uniforme qu'il porte, les services qu'il peut rendre à votre parti, les compliments qu'il vous a faits, la publicité dont il dispose. On juge les livres d'après la couleur de leur couverture. L'écrivain est démocrate ou l'on s'imagine qu'il l'est, le devoir d'un bon conservateur est de ne point lire son œuvre et de le condamner lui-même au supplice éternel; il est conservateur ou croit l'être, c'est le devoir des démocrates, qui ne peuvent disposer, eux, que des châtimens de ce monde, de le vouer du moins à l'exécration populaire.¹ Il est défendu aux *Revue*s de s'occuper de

¹ Ai-je besoin de dire qu'il y a des exceptions? Le spirituel article de critique publié, ces jours derniers, par M. Provencher, article qui contient un jugement sympathique et, en bien des points, si juste sur *Jacques et Marie*, atteste une de ces exceptions les plus honorables. Mais le tableau que je trace n'en est pas moins exact dans sa généralité.—NOTE DE L'AUTEUR.

politique, comme si la haute politique qui, laissant de côté les hommes, remonte aux principes, ou celle même qui apprécie les événements et les faits librement et sans recevoir de mot d'ordre, n'était pas le propre élément de ce genre de publication.

Le critique, plus homme de parti qu'homme de goût, trouve, dans une œuvre charmante ou une libre revue des événements, une opinion contraire à la sienne, un mot qui le blesse : vite, il prend la plume et dénonce à son parti l'audacieux écrivain ; il conjure ses amis de ne point tremper leurs lèvres innocentes dans cette coupe, où s'est glissé un poison qui leur ferait perdre leurs principes.

La chose est encore pire, cela va de soi, quand c'est un rival littéraire qui tient le sceptre de la critique. Il juge les œuvres des autres écrivains en les mesurant sur les siennes. Si, par hasard, elles les dépassent, il les réduit à ce qu'elles auraient dû être pour ne lui point porter ombrage ; si, au contraire, elles sont inférieures aux modèles qu'il a posés comme limites à l'art, il est indulgent et laisse tomber sur elles quelques compliments adroitement composés, qui permettent aux lecteurs de deviner la distance qu'il y a entre l'œuvre louée et les œuvres de l'écrivain qui loue. En une seule rencontre il est tout à fait juste, c'est quand l'auteur qui comparait devant son tribunal a écrit dans un genre et sur un sujet qu'il n'a point lui-même abordé. Il met de côté sa réserve prudente pour verser l'éloge à l'auteur de l'histoire d'une tribu méconnue ou au panégyriste d'un coquillage incompris. Il a une façon de louer les gens de rien, d'insister sur leurs côtés forts, qui montre tout le prix qu'ils ont à ses yeux exercés.

Le public, d'un autre côté, entend encore imparfaitement la critique. Il juge les auteurs, non en tenant compte exactement de la louange et du blâme, mais en ne s'attachant qu'au blâme. Il faut louer sans réserve lorsqu'on veut être sûr de donner bonne opinion d'un ouvrage. Si, dans un long article rempli d'éloges, on glisse quelques mots de critique, on tempère la louange par de justes réserves, le lecteur ne voit que cela ; ne retient que cela, et c'est sur cet aperçu défavorable, uniquement destiné, dans la pensée du critique, à ramener à leur exacte proportion les éloges qu'il vient de décerner, c'est sur cet aperçu défavorable, dis-je, qu'il forme son jugement.

Les auteurs eux-mêmes ne paraissent pas savoir ce que doit être la critique, et ne s'y font qu'avec peine. Vous critiquez un écrivain, il vous prend pour son ennemi personnel, cherche ce qu'il peut vous avoir fait, ne s'explique pas votre inimitié et finit par se mettre dans la tête que vous lui enviez sa place ou son talent. En vain

vous lui diriez que son style seul vous déplaît et que votre but est de lui en signaler les excès, afin qu'il les réprime ; il n'en croit rien, car il trouve son style charmant et votre critique injuste.

A l'heure qu'il est, les gens ne sont satisfaits que si on les appelle illustres ; c'est l'épithète en vogue, le petit nom que l'on donne en public à ses chefs ou à ses amis. Qui que vous soyez, si vous savez faire un prévoyant emploi de votre argent, ne désespérez pas que l'on dise sur votre tombe que vous avez été grand comme le monde. Les gens de mérite s'effraient à juste titre de ce débordement d'éloges, ils perdent pied, ils se noient dans les réclames. Ceux qui ont quelque talent sont exposés à s'entendre proclamer un jour ou l'autre, sans provocation : hommes de génie. Cela ne finira que lorsqu'on poursuivra pour libelle les panégyristes qui vous auront appelé grand homme, sans y avoir été particulièrement autorisés par vous.

Voilà où nous en sommes en fait de critique et où nous resterons encore longtemps, j'en ai peur. Que l'on me laisse du moins la liberté de l'entendre autrement, de juger les écrits des autres sans songer au tort qu'ils peuvent faire aux miens, en accaparant durant quelque temps la légère part d'attention et d'admiration que le public donne à la littérature. Le critique doit être avant tout désintéressé de ses propres ouvrages. Il remplit mal sa besogne, s'il se mire sans cesse dans les œuvres qui passent sous ses yeux.

Je viens aujourd'hui apprécier les œuvres d'un écrivain doué d'un rare talent. Si cet hommage rendu à un vrai mérite est incomplet, insuffisant, on y trouvera du moins la marque d'une vive et profonde sympathie. M. Bourassa est un de ces esprits d'élite qui n'ont point d'ennemis, qui ne devraient pas avoir d'envieux, et auxquels il est particulièrement agréable de rendre justice ; car on est sûr que loin, comme bien d'autres, de prendre le moindre compliment pour un titre d'immortalité, ils ne croient qu'à moitié les éloges qu'on leur décerne. C'est les offenser que de les trop louer.

Artiste, M. Bourassa essaie d'acclimater l'art dans une société trop jeune pour en sentir le besoin, trop affairée pour s'arrêter devant des tableaux. Je tente, bien imprudemment, de mon côté, d'être simplement homme de lettres, quand, pour avoir des rentes et pignon sur rue, il faut être avocat ou marchand, médecin ou courtier. Compagnons de fortune ou d'infortune dans un pays où l'art et les lettres sont sur un pied d'égalité dans le dénuement, nous sommes naturellement amis, et, à cause de cela même, c'était sans doute à moi qu'il appartenait d'analyser des œuvres où les sentiments intimes se font jour sans cesse, et de pénétrer le secret d'un talent où le cœur a tant de part.

I

Le premier souvenir que j'aie de M. Bourassa remonte fort loin. Il touchait aux dernières années de son cours d'études, quand je commençai le mien. Sa renommée au collège était fort brillante ; il était aussi aimé qu'admiré, et son prestige était tel que l'estime des professeurs ne nuisait en rien à sa jeune popularité parmi les élèves. Il passait pour un talent universel, et on affirmait qu'il faisait tout sans travailler ; car il faut bien remarquer qu'aux yeux des écoliers, une gloire n'est complète que si on l'obtient sans travail. Notre première illusion de rhétoricien est qu'il y a des êtres privilégiés à qui le succès arrive par la seule vertu du talent. Nous croirions faire injure au génie en le soupçonnant de passer, aussi lui, sous le joug que nous subissons en frémissant et en rougissant.

M. Bourassa fut une de mes premières admirations. Il ne s'en doute probablement pas ; car, trop timide alors pour lui en faire l'aveu, j'ai négligé depuis les occasions qui ont dû se présenter de revenir sur cette époque, déjà éloignée de notre vie commune, et de lui révéler ce premier penchant mal étouffé et que l'avenir n'a fait qu'accroître.

A chaque examen, à chaque séance publique, il lisait quelque composition où se faisait jour déjà un talent original. On laissait toute liberté à sa verve, dont on était ravi et dont les légers écarts, si écarts il y avait, n'effrayaient pas ses excellents maîtres, qui savaient d'avance que cette noble nature ne suivrait jamais que le droit chemin. Ce n'étaient pas là de ces discours préparés ou dictés par les professeurs et qui font plutôt honneur aux bonnes traditions littéraires d'un collège qu'ils ne donnent une idée exacte de la valeur propre des élèves.

Au sortir du collège, M. Bourassa commença son droit, qu'il n'acheva pas. N'est pas avocat qui veut, et tant que les admissions seront aussi nombreuses que dans ces vingt dernières années, il n'y aura pas lieu d'avoir recours à la conscription pour remplir les cadres du barreau. On laissa donc M. Bourassa s'échapper de l'étude de son patron, homme d'esprit d'ailleurs, pour entrer dans l'atelier de M. Théophile Hamel. Il étudia pendant quelque temps la peinture sous ce maître aimable, esprit doux et charmant, à qui nous devons tant de portraits excellents et dont le pinceau sait fixer sur la toile la parfaite ressemblance. Puis il partit, en 1852, pour l'Europe.

Ce ne fut que quelques années après son retour que M. Bourassa fit son début dans une des nombreuses tribunes ouvertes, à Montréal, à l'éloquence et à la littérature. Comme bien d'autres, il se défendit d'abord d'y monter ; mais on ne lui laissa pas, cette fois, d'issue par où s'évader. L'art de faire donner des lectures est si perfectionné maintenant parmi nous, qu'il est inutile d'essayer de résister quand on s'attaque à vous.

Les fidèles habitués des lectures, à Montréal, se rappellent encore de cette causerie sur *Naples et ses environs*, et de ce premier succès. C'était dans l'ancienne et petite salle du Cabinet de Lecture Paroissial, d'où est partie l'inondation de lectures que nous avons vue, et qui a fait dire que dans les petites salles se donnaient les meilleures lectures. Cet auditoire toujours fidèle, beau temps mauvais temps, au rendez-vous du mardi soir, s'est dispersé depuis et a été grossir la foule qui se porte ailleurs ; mais tous ceux qui ont eu le plaisir de parler devant lui ont conservé souvenir de sa bienveillance et de sa sympathie.

L'orateur, du premier mot, conquit cet aimable auditoire. Il avait tout pour lui plaire : une diction pleine à la fois de distinction et de naturel, laissant à l'émotion tout son effet, donnant au trait toute sa portée ; un style pur, gracieux, reflétant à merveille les sentiments délicats, les nobles pensées. Durant toute la lecture, l'auditoire fut sous le charme de ce talent qui se révélait à lui avec tant d'éclat, de cette voix sympathique qu'il écoutait pour la première fois. En relisant aujourd'hui ces quelques pages sur *Naples et ses environs*, je crois encore entendre l'orateur, je reconnais les passages qui nous avaient le plus impressionnés, je puis suivre, à la trace de mes souvenirs, les applaudissements, et pourrais au besoin marquer exactement les endroits où ils ont éclaté ; et mon plaisir est double de celui qu'éprouve le lecteur qui n'a pas été auditeur.

Les récits de voyage ne sont pas rares dans notre littérature. Bon nombre de ceux qui passent l'Océan se croient obligés de rendre un peu à Christophe Colomb ce qu'il nous a fait, et, chacun à leur tour, de découvrir l'Europe comme il a découvert l'Amérique. De là des relations minutieuses, complètes, ingénues, naïves. Rien n'est oublié ; on tient à épargner aux voyageurs futurs les incertitudes, les angoisses inséparables d'un voyage de découverte. C'est d'abord le mal de mer qu'on leur décrit avec l'éloquence que donnent les rancunes d'un estomac bouleversé, d'un cœur malade ; puis l'épreuve des passeports qu'on leur fait subir à l'avance, les périls des grandes routes qu'on leur signale avec un luxe de détails qui donne à penser que la délicieuse musique d'Auber n'a pas

adouci les mœurs des *Fra Diavolo* ; enfin, les surprises des restaurants de Paris qu'on leur dévoile, en les mettant en garde contre les petits plats qui, au dire de ces voyageurs bien informés et habitués aux pièces solides de l'art anglais, forment toute la cuisine française.

M. Bourassa, je n'ai pas besoin de le dire, n'a pas écrit d'après ces données primitives. Sa causerie sur *Naples et ses environs* est un charmant récit de voyage. On y voit la vie napolitaine telle qu'elle est : c'est ressemblant. Tous ceux qui ont été dans cette ville enchantée reconnaîtront là ce qu'ils ont vu, ce qu'ils ont éprouvé. Les détails sont piquants ou touchants ; jusqu'au moindre mot, tout est bien senti. Cette rencontre, à la Chartreuse, du frère du vénérable abbé Billaudèle et l'entretien dont on nous cite quelques paroles admirables, forment un épisode intime émouvant ; tandis que les belles pages sur le Tasse sont d'une éloquence et d'une mélancolie pénétrantes. L'esprit, un esprit fin, naturel, aimable, est répandu dans tout le récit et provoque le sourire.

De tous les écrits de M. Bourassa, c'est peut-être celui-là qui donne la plus parfaite idée de son talent, de sa nature d'artiste, de la sensibilité et de la douceur de son imagination. Il y a plus de verve et d'entrain dans le *Carnaval à Rome*, mais moins de grâce.

Cet article sur le *Carnaval à Rome*, par lequel M. Bourassa fit son entrée dans la *Revue Canadienne*, est spirituellement, joyeusement écrit. Ici, ce n'est plus seulement le sourire que font naître des traits fins ; c'est le rire qui éclate sous des plaisanteries irrésistibles. Le plus vif entrain emporte la plume du chroniqueur, les bons mots jaillissent et se précipitent, la gaieté circule et fait partir de tous les côtés des saillies imprévues ; l'écrivain s'amuse en amusant, le lecteur s'en donne de tout son cœur et s'arrête souvent pour revenir sur les meilleurs passages, qui, à la seconde lecture, produisent le même effet qu'à la première, et moi je dis que c'est charmant !

M. Bourassa a vécu longtemps en Italie, il y a passé les plus belles années de sa vie ; c'est sa patrie d'artiste, là où il a vu les plus splendides merveilles de l'art, là où dorment, au milieu de leurs chefs-d'œuvre, les grands ancêtres intellectuels que tout vrai peintre honore. Le souvenir lui en revient souvent au cœur comme un regret des joies perdues, comme une désespérance de les retrouver jamais. Cela se devine à l'accent pénétrant de sa voix ou à l'entrain de son esprit lorsqu'il parle de ce beau pays. Sa pensée, son style s'éclaire alors des plus doux, des plus joyeux rayons du soleil d'Italie. Quand on a passé ainsi une partie de sa jeunesse dans une des belles contrées du vieux-monde, on remporte

en Amérique une sorte de nostalgie européenne dont on ne guérit jamais complètement.

Obéissant à ses sentiments d'artiste, M. Bourassa avait écrit un bel éloge de Michel-Ange, qu'il lut à une séance donnée au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance. Ce manuscrit a été perdu dans un incendie, avec les esquisses de voyage de l'artiste. Il a regretté les esquisses, qui lui rappelaient tant de souvenirs, et s'est consolé facilement de la perte du manuscrit. Bien entendu qu'il n'a point songé à retrouver dans sa mémoire les débris de sa composition que le feu n'avait pu aller chercher jusque là.

J'ai conservé la meilleure impression de ce travail, qui aurait pris un rang élevé, une place particulière dans la série des éloges du grand artiste de la chapelle Sixtine.

La *Revue Canadienne* a compté jusqu'ici M. Bourassa parmi ses principaux collaborateurs ; il y a donné des causeries artistiques qui, dans un pays plus préoccupé des questions d'art, auraient eu le plus brillant succès. Même ici, elles n'ont pu passer inaperçues. Tant de finesse dans les aperçus, tant d'adresse et d'esprit dans la critique, une ironie si aimable, un si gracieux talent de description ont frappé le lecteur le moins au courant des difficultés que présente ce genre d'écrits. On s'est dit que c'était charmant. En effet, ce sont des modèles de critique. L'artiste s'y montre à côté de l'écrivain. Les descriptions de tableaux valent des tableaux.

Il faudrait faire relire de tels morceaux de critique, si mesurés, si achevés, aux pesants pourfendeurs, aux lourds fantassins qui manient, en certains quartiers, l'arme de la critique ; ils apprendraient à s'en servir et à ne pas écraser maladroitement ceux qu'ils ne veulent que piquer.

Il serait trop long, quoique bien agréable, de relire toutes ces causeries. J'en choisis seulement une, la dernière, je crois, pour montrer, par quelques citations, comment M. Bourassa entend l'art de la critique.

Le critique se propose de passer en revue les peintures murales récemment exécutées (il s'agit de 1865) dans quelques-unes de nos églises ; sa conclusion sera, bien évidemment, qu'elles ne valent pas grand'chose. Voici comment il s'y prend pour en arriver là, sans blesser personne, mais en égratignant du bout de sa plume les malheureuses peintures murales :

Il débute par applaudir à l'excellente idée que l'on a eue de faire exécuter ces peintures murales : " c'est ouvrir à l'art les voies les plus larges, le champ le plus fécond...etc." Bref, cela nous conduit à Michel-Ange, à Raphaël... par une voie détournée ; tous les chemins mènent à Rome, n'est-ce pas ? Les personnes qui ont ordonné

ces travaux avaient donc les idées les plus louables et sont tout-à-fait innocentes du mal qu'elles ont fait faire sur les murs ; c'est convenu.

Je laisse maintenant la parole au critique :

“ Les peintures monumentales que l'on a fait exécuter ne sont qu'une première tentative ; il ne faut donc pas y chercher la perfection ; nulle part on n'y arrive d'un trait : entre Cinabre et Vinci, il y a deux siècles. Ici, l'artiste a voulu laisser un peu de carrière au progrès. D'ailleurs, il avait peu cher, il fallait aller vite, et il n'y a pas probablement, chez lui, la substance d'un Cornélius. Il a fait son possible. Il serait ridicule de juger avec une rigueur inexorable des essais qui n'ont pas encore le caractère d'œuvres sérieuses et originales. D'abord ce ne sont pas des fresques proprement dites ; ce ne sont que des détrempe ou des *lavis* à la colle, *qui ne peuvent avoir de durée que dans un local tout à fait exempt d'humidité. Au simple frottement, la couleur peut même être enlevée.*”

Voilà pour les peintures, voici maintenant pour le peintre :

“ Ensuite, les compositions ne sont que des copies ou des imitations assez lestement produites, pas très-heureusement accolées, où l'homme routinier, l'ouvrier expéditif se montre beaucoup plus que l'artiste inspiré. Le brave Allemand n'était qu'un bon décorateur de café-chantant, qu'un peintre en ornements qui ne s'est fait artiste que pour la circonstance, et pour le pays.”

Puis une anecdote ravissante :

“ Je me rappelle qu'il se faisait aider dans sa besogne par un autre Germain qui avait été cocher chez un de mes parents : un très-mauvais cocher, entre nous,— ce qui ne compromettra en rien ses autres talents. Un jour je le rencontrai : ne sachant pas qu'il avait déserté le cheval pour le chevalet, je le saluai comme un honnête mais malheureux Phaëton ; il vint à moi et me prenant la main, il me dit sur un ton sympathique et doléant, comme en trouvent seuls entre eux les infortunés d'une même profession : “ Ah ! monsieur, quel pays pour les beaux-arts ! ” Je m'inclinai devant ce nouveau confrère.”

C'est fin et charmant comme vous le voyez, et si le critique a dit vrai et “ qu'au simple frottement la couleur peut être enlevée,” que reste-t-il vraiment des peintures monumentales, après ce frottement spirituel ?

J'en arrive maintenant à l'œuvre principale de M. Bourassa, à *Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé*. Mon but n'est pas d'en faire une étude complète, mais bien plutôt de donner une idée de l'ouvrage à ceux qui ne l'ont pas lu, de leur inspirer le

désir de le lire, et d'en rappeler les beaux passages aux lecteurs de la *Revue Canadienne*.

II

La première fois que les amis de M. Bourassa, ses collaborateurs à la *Revue Canadienne*, s'ouvrirent à lui du projet qu'ils avaient conçu de lui faire écrire un roman, il leur avoua sincèrement qu'il n'avait pas songé à une pareille entreprise depuis le jour où il avait pris en main la palette. D'autres projets d'autres rêves avaient occupé son esprit. Il s'était voué tout entier à cet art divin de la peinture, dont le goût lui était venu je ne sais par quelle fatalité ; il s'y était voué sans se demander si son pays avait besoin d'artistes et réclamait des tableaux.

Cette passion malheureuse avait grandi, s'était développée sous le beau ciel d'Italie, qui verse à tout venant l'amour du beau et achève de perdre les âmes déjà atteintes du mal de l'idéal, déjà dévorées de la flamme sacrée. Il était revenu au Canada, croyant que dans un pays où l'on parle tous les jours de la gloire comme d'une monnaie courante avec laquelle chacun solde les petits comptes d'amour-propre de ses amis, on s'empresserait d'encourager un art qui n'y est point étranger.

Il est inutile de dire à quel point M. Bourassa se trompait et combien à l'heure qu'il est il doit être revenu de son illusion.

Dans les loisirs que lui laissait son art, M. Bourassa consentit à écrire pour la *Revue* un long roman qui remplirait dans les douze livraisons de l'année la place réservée à la littérature légère. C'est cet engagement, pris dans l'intérêt de la *Revue*, qui l'a forcé à donner à son récit des développements, à mon avis, trop considérables. Il y a certains endroits où l'on sent, à l'affaiblissement de l'intérêt, au relâchement du style, l'effort qu'il a fallu faire pour remplir les vingt-cinq à trente pages promises pour la prochaine livraison. La marque des rallonges n'est pas toujours complètement effacée.

Si M. Bourassa, suivant uniquement son inspiration, ne nous avait donné qu'un récit de moitié ou même des deux tiers moins long, il eut fait un petit chef-d'œuvre de composition et de style. Le début de *Jacques et Marie* l'indique assez. Les premiers chapitres sont comme les chants d'un poème. Cette prose pathétique, éloquente, vaut autant que de beaux vers. Si le récit eût continué sur ce ton, notre littérature posséderait un pendant d'*Évangéline* de Longfellow, en prose.

Telle qu'elle est, avec ses dimensions un peu trop étendues, son caractère de roman historique, l'œuvre de M. Bourassa est le brillant produit du plus grand effort d'imagination qui ait été tenté dans notre littérature. C'est aussi, par bien des endroits, l'œuvre la plus remarquable de style.

Le récit est précédé d'un *Prologue* du même style, du même caractère que les premiers chapitres, et qui semble annoncer plutôt un poème qu'un simple roman historique. L'accent est élevé, touchant. L'auteur explique quel sentiment pieux lui a fait choisir comme sujet de son œuvre les malheurs de l'Acadie. Dans la grande patrie qui nous a tous vu naître, il y a pour chacun de nous un coin de terre qui, à lui seul, nous est plus cher que tout le reste. Là se sont formés tous les liens qui nous attachent au foyer commun, et de l'affection que nous avons ressentie d'abord pour ces lieux, témoins de nos premières années, est né plus tard le sentiment viril du patriotisme. En racontant les malheurs de l'Acadie, M. Bourassa a voulu en particulier rendre hommage à son village natal qui porte le nom de l'Acadie, et où sont venus se réfugier, il y a plus d'un siècle, quelques-uns des débris de cette grande infortune nationale.

Le récit s'ouvre au moment où les deux familles (la famille Hébert et la famille Landry) qui fourniront au drame ses principaux personnages, vont se séparer. Les Hébert s'en vont se fixer dans la baie de Beau-Bassin, amenant avec eux Jacques Hébert, le héros de l'histoire, tandis que les Landry restent à Grand-Pré avec l'héroïne, Marie Landry. Ce départ, qui s'effectue "au milieu des ténèbres et de l'aveuglement que donnent les larmes," est raconté d'une façon bien touchante :

" Il pouvait être dix heures du soir quand le vieillard, se levant de dessus la dernière chaise restée dans la maison, jeta un regard autour de lui, sur les murs vides, sur l'âtre éteint, sur quelques groupes de femmes qui pleuraient avec ses filles, et dit d'une voix encore sonore :

" — Mes enfants, c'est l'heure, il faut partir ; nous devons aller coucher plus loin ce soir.....

" Alors, il s'ouvrit une voie devant lui, au milieu des enfants, des intimes et des petits-enfants, et il sortit le premier, tenant son vieil ami par le bras. La conversation avait été peu animée dans la maison, les voix étaient altérées, les phrases entrecoupées ; elle cessa tout-à-fait sur le seuil de la porte.

" A la suite du chef se rangèrent les fils et les brus, la mère, les filles et les nombreux représentants d'une troisième génération. Tous portaient quelques fardeaux, objet d'utilité journalière. Cette

procession se dirigea ainsi silencieuse au milieu des ténèbres, vers l'embouchure de la Gaspéreau, où l'attendaient les embarcations nécessaires au voyage.

“ Peu de personnes accompagnaient les pauvres émigrants ; ils s'en allaient comme ces cercueils ignorés qu'accompagnent les seuls parents en pleurs. On avait craint d'éveiller l'attention de l'autorité, qui commençait à tenir l'oreille ouverte, même à Grand-Pré. Arrivés sur la grève, il se fit un peu plus de bruit ; l'installation de tout ce monde et de tout le menu ménage, au milieu des ténèbres et de l'aveuglement que donnent les larmes, entraîna quelque désordre ; on s'appelait à demi-voix, on préparait la manœuvre, on dégageait les amarres. Mais bientôt le bruit cessa peu à peu, on entendit encore quelques voix qui se disaient adieu sur divers tons de la gamme des douleurs ; on entendit aussi des cris d'enfants troublés dans leur sommeil.

“ Pauvres petits !..... Une brise froide et humide passait sur leur visage ; ils sentaient bien que ce n'était pas là le souffle caressant de leur mère : un vigoureux ballotement commençait à se faire sentir sous l'effort des rameurs ; ce n'était plus pour eux le doux balancement du berceau ; ils pleuraient ; et leur voix, errant au caprice des vents, fut la dernière chose que l'oreille put saisir dans les solitudes de la mer.”

De tous ces cœurs simples et bons désolés de s'éloigner les uns des autres, le plus affligé est celui de Marie, quoiqu'il soit bien entendu que son fiancé reviendra “ après les premières semailles,” au printemps. Mais elle a un pressentiment qu'il ne reviendra pas si vite, et son père essaie de ramener l'espoir en son âme. Ici se trouve une page charmante, d'une grâce attendrie, d'une poésie fraîche et toute fleurie, que je veux citer tout entière :

“ — Ne pleure pas, petite ; tu sais bien qu'il reviendra, ton Jacques, au printemps ; — puis il passa sa main autour de son cou pour lui caresser la joue et le bout de sa jolie petite oreille, et ils s'acheminèrent lentement du côté de leur demeure.

“ Marie marcha quelque temps sans rien dire, se contentant de soulever souvent jusqu'à ses yeux le coin de son tablier blanc ; après, elle dit à son père :

“ — L'année dernière, au mois de mai, un petit ménage de rossignols était venu s'établir dans une belle touffe de treffle rouge et de millet sauvage ; une grande feuille de plantain se penchait sur le nid, lui servant de toit, et le taillis de pruniers lui jetait toute son ombre. Aussitôt que je vis le couple assidu au logis, je me mis à chasser tous les chats du voisinage ; je mis même Minou prisonnier dans la cave : le perfide m'avait grippé un poulet, autrefois. Tous

les jours, quand la mère allait diner (et elle n'allait pas loin, car je lui portais toute la mie de mon pain sur cette grosse pierre plate, de l'autre côté du taillis), moi, je courais bien doucement, comme aurait fait Minou, puis écartant les grandes herbes, je regardais si les quatre petits ne mettaient pas le nez à la fenêtre de leur maisonnette. Quand ils en furent sortis, je leur portai bien autant de vers que si j'eusse été leur maman ; et je remarquais en passant le progrès de leurs plumes.

“ Un jour, je trouvai toute la famille perchée au bord du nid ; un d'eux même avait grimpé au plus haut faite de la feuille de plantain ; et tous ensemble ils regardaient le ciel et la prairie, où jouaient les grands oiseaux, leurs aînés. Je jugeai qu'il était temps de laisser un souvenir à mes petits ambitieux, et je leur attachai à chacun un fil de soie rouge à la patte droite. Le lendemain, à l'aurore, ils étaient déjà en plein pré, trotinant et soulevant l'aile à chaque brise qui passait. J'essayai de les attirer avec mon pain, en imitant le cri de leur mère, mais elle les appelait plus loin dans le feuillage, et ces enfants du ciel ne voulaient plus que l'espace et de l'air ; ils firent tant qu'à la fin une rafale vint les saisir, et ils allèrent en tourbillonnant se perdre, les uns dans les futaies, les autres dans les charmillés. J'en ai vu tomber un dans la rivière ; il a surnagé longtemps, suivant le cours de l'eau, et je ne l'ai pas vu revenir..... Les autres s'appelèrent encore jusqu'à la nuit ; mais le jour suivant je ne les ai plus entendus : eux aussi, ils s'étaient dit adieu !... ”

“ Ce printemps, au premier chant du rossignol, je suis allée vite, vite, voir si le nid était en ordre, si les écureuils ne l'avaient pas pillé, pour faire leur lit d'hiver ; il y était encore, aussi mollet, aussi caché ; et j'attendis l'heure de la couvée, croyant que l'un de mes petits ne manquerait pas de venir confier ses enfants où il avait lui-même trouvé tant de soins et de bonheur..... Aucun n'est revenu !... et le nid est encore vide ! ”

“ J'ai eu bien du chagrin ! ”

“ J'ai pensé qu'ils étaient peut-être tous morts... Un méchant hibou aurait bien pu les croquer pendant leur sommeil... Ils ont peut-être été gelés dans leur maison d'hiver... Ils sont peut-être tombés dans la mer, en voulant la traverser pendant la grosse tempête du mois de juillet... Les oiseaux, mon cher papa, est-ce que ça se souvient de quelque chose ?—Puis, sans attendre la réponse, qui tardait un peu, Marie reprit :—Depuis ce temps-là, mon cher papa, j'ai pensé que le départ c'était toujours une chose bien triste ! C'était le premier que je voyais !... et ce soir..... Et la jeune fille reprit le coin de son tablier blanc.

“ — Oui, mon enfant, ce soir, c'est un départ bien pénible ; mais au moins Jacques n'a pas fait comme tes oiseaux, il t'a promis, en partant, qu'il reviendrait ; il reviendra.

“ Je ne suis pas bien sûr si les rossignols se souviennent de quelque chose ; comme les tiens ne sont pas de retour, c'est le meilleur signe qu'ils ne se rappellent de rien. Mais les garçons, Marie, ça se souvient toujours !.....

“ Il paraît que ceci était déjà une vérité bien connue au temps du père Landry ; car autrement, il ne l'aurait pas affirmé : on sait jusqu'à quel point les Acadiens abhorraient le mensonge.

“ Dans tous les cas, Jacques avait bien décidé de revenir à Grand-Pré, au printemps. Comme il était le seul des Hébert non marié, il devait suivre son vieux père pour l'aider dans son nouvel établissement ; mais il était convenu, en famille, qu'on ne le retiendrait pas après les premières semailles.”

L'épisode des amours de Jacques et Marie est un bout de roman pastoral d'un naturel ravissant. Il s'ouvre par un tableau de la vie acadienne dont le gracieux dessin et les fraîches couleurs conviennent aussi bien à l'ancienne société canadienne. Il y a là une apostrophe : “ Oh ! nos saintes mères ! combien nous devons admirer et bénir leur héroïque existence ! ” dans laquelle la piété filiale du poète s'exhale avec une tendresse et un élan admirables. Ce sont de ces mouvements d'éloquence qui découvrent le cœur de l'orateur et en laissent voir toute la noblesse et la sensibilité :

“ Oh ! nos saintes mères ! combien nous devons admirer et bénir leur héroïque existence ; combien nous devons dépenser avec sagesse et générosité le sang et les forces qu'elles nous ont prodigués avec tant d'amour et de dévouement ! Si jamais rôle de femme a été complètement accompli, c'est le leur ; si jamais quelqu'un a su se donner aux autres, avec joie, abandon et sincérité, dans le silence et l'obscurité du foyer, celles-là l'ont fait plus que toute autre. A peine les fleurs de leurs printemps étaient-elles écloses, qu'elles s'empressaient de les effeuiller sur la tête de leurs enfants.

“ Elles n'avaient qu'une saison, l'automne ; la jeunesse ne leur semblait pas donnée pour jouir et alimenter leurs plaisirs, mais pour la faire couler à flots purs dans la vie d'une nombreuse famille et pour fonder une génération forte.

“ Mariées à quatorze ans, elle étaient mères à quinze, puis elles l'étaient de nouveau tous les dix-huit mois, jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans ! Comptez..... je ne mentionne pas les jumeaux. Vous pouvez noter facilement, sans doute, le chiffre des rejetons ; mais vous ne trouverez jamais le nombre des pensées d'amour, des heures sans sommeil, des soins coquets donnés à tous les marmots ;

vous n'additionnerez jamais les points d'aiguille, les tours de quenouille, les allées et venues de la navette ; puis les fromages, puis les conserves, puis les produits du jardin, puis les milliers d'autres travaux d'économie domestique, accomplis avec joie pour vêtir et nourrir, pour fêter même cette postérité d'Abraham ! Vous ne compterez jamais, non plus, les services rendus aux voisines, aux filles et aux bruns, dans les temps de maladie, ou pour leur faciliter le rude apprentissage du ménage. Ah ! vous, leurs filles, qui, après avoir laissé courir longtemps vos doigts sur des claviers ingrats et vos pieds sur des tapis brûlants, durant les jours et les nuits de votre jeunesse, osez vous écrier, dans l'énerverment de vos forces, quand vos enfants pleurent, quand vos domestiques ne peuvent pas assez vous servir : — Que la vie est difficile ! — jugez, devant le souvenir de vos fortes mères, quelles femmes vous êtes ! ”

Jacques et Marie furent élevés à côté l'un de l'autre, et de bonne heure ils apprirent de leurs parents à s'aimer. Un peu plus tard :

“ Ils suivirent ensemble les instructions religieuses du bon curé qui leur enseignait, en même temps, à lire, à écrire et à compter. Pendant plusieurs saisons ils tracèrent, de compagnie, le petit sentier qui conduisait à l'église, le long du grand chemin. Tantôt Marie trottaient devant, tantôt Jacques, pour lui battre la neige, quand c'était l'hiver... Une de leurs habitudes était de prendre avec eux leur collation de midi, qu'ils dégustaient d'ordinaire en commun, sur le gazon, à l'ombre de l'église. Jacques aimait, entre autres choses, le lait-pris, et Marie avait une petite dent aiguisée tout exprès pour grignoter la galette au beurre qui lui faisait éprouver des jouissances toujours nouvelles. Or, il arrivait sou-vent que Marie avait dans son panier du lait-pris, et Jacques, dans son sac, de quoi satisfaire la petite dent de Marie.

“ Les délices de la collation et tous ces agréables petits rapports de bon voisinage n'en firent pas aller plus mal le catéchisme ; le jour de la première communion venu, les deux enfants allèrent ensemble à la sainte table, et quand ils revinrent à la maison, au milieu des parents en fête, il s'échappait un rayon de grâce de leurs fronts purs et candides. Marie était charmante sous son petit bonnet blanc, et dans sa toilette chaste et simple comme son âme. Un séraphin n'aurait pas pu mieux se travestir pour visiter notre pauvre terre, incognito.”

Les deux enfants n'en restèrent pas à leur passion pour le lait-pris et le gâteau, et quatre ans après leur première communion, ils étaient fiancés. Ce fut en allant cueillir des fraises que Jacques s'aperçut pour la première fois que Marie était jolie. Cette décou-

verte faite, il ne l'oublia plus. La promenade aux fraises serait à citer, c'est fort joli.

L'histoire continue sur ce ton charmant jusqu'à ce que les six mois écoulés, on apprenne les plus fâcheuses nouvelles de la baie de Beau-Bassin, l'incendie de tous les établissements, la fuite des habitants dans les bois, et point de nouvelle, de Jacques enveloppé dans le désastre.

La perfide Albion ne fait jamais les choses à demi, et tandis qu'elle persécutait Jacques à Beau-Bassin, elle lui suscitait un rival à Grand-Pré, en la personne du lieutenant Gordon. Le jeune officier est tout l'opposé de l'affreux capitaine Butler, son chef, voué, dès sa première apparition dans le roman, à la haine du lecteur. L'Angleterre ne pouvait se donner un plus aimable représentant ; il rachète un peu ses autres compatriotes qui figurent dans le récit. Plus d'une lectrice, sans prévention contre les épaulettes, s'avoue tout bas qu'elle l'aurait accepté, même au refus de Marie. C'est cependant ce séduisant garçon, qui, dans sa patrie, n'a point trouvé de cruelles, qu'une faible Acadienne doit soumettre à ses lois et abreuver de toutes les rigueurs de l'indifférence.

Le passé de George Gordon ne laisse pas que d'avoir été assez léger, si on en juge par la collection de portraits qu'il possédait. La photographie, — cet instrument de vulgarisation qui permettra de transmettre à la postérité les figures de tout le monde, sans lui faire grâce d'un trait, — la photographie n'existait pas encore ; les jeunes filles ne pouvaient donc pas, ainsi que cela se pratique de nos jours, distribuer leurs portraits à tous leurs admirateurs comme si elles devaient les épouser tous. Le portrait alors était un gage, et le lieutenant avait beaucoup de ces gages-là.

Fidèle à son passé et ne pouvant prévoir l'avenir que lui réservait l'auteur, George Gordon ne songeait pas d'abord à épouser une Acadienne et à supplanter Jacques Hébert. Il voyait les choses à travers le lorgnon qu'il braquait d'ordinaire sur ses victimes, avec cet air dégagé d'un homme que la victoire ne fait jamais attendre. Sa tactique était d'éblouir les bons Acadiens en conduisant *tandem* deux beaux chevaux anglais dans la grande rue à Grand-Pré, tout comme cela se fait de nos jours ailleurs ; puis de remplacer les petits bonnets, qui allaient si bien aux Acadiennes, par des coiffures de dentelles qui leur iraient encore mieux.

En voyant Marie, il en devint amoureux, et, dans le premier transport de cette passion nouvelle, il écrivit à son frère en expédition du côté de Beau-Bassin, une lettre assez légère dans laquelle il assure que la fiancée de Jacques l'aime déjà ou est sur le point de

l'aimer. Cette lettre, écrite en français, est destinée à jouer un grand rôle dans le drame et à tomber entre les mains de Jacques.

Les personnages de romans devraient se tenir en garde contre leur fatal penchant épistolaire, depuis le temps que les lettres leur jouent de mauvais tours. Aussitôt que j'en vois un saisir imprudemment la plume, j'éprouve l'envie de l'avertir charitablement qu'il va fournir des armes contre lui-même. On dirait qu'il n'a pas devant lui l'exemple de tous ceux qui l'ont précédé dans le monde de la fiction. Et cependant, toutes les lettres qui s'égarent dans les romans amènent des catastrophes ; mais cela n'instruit personne.

Le brillant lieutenant eut bientôt l'occasion de voir que les choses ne marchaient pas aussi vite en Acadie qu'en Angleterre. En vain il fit des prodiges de galanterie et même d'architecture, en ornant d'un décor théâtral la ferme de Marie dévastée par ses soldats ; tous ses efforts vinrent se briser devant l'image de Jacques fidèlement conservée dans le cœur pur de la gracieuse Acadienne. Le lieutenant n'en fut que plus amoureux ; il chercha à guérir son cœur sans y parvenir ; l'espoir revint, cela ne manque jamais. A force de bons offices, il gagna à sa cause tout l'entourage de Marie, sauf le père Landry, qui opposa toujours aux adroites manœuvres britanniques un front impassible.

L'épreuve terrible dans laquelle devait succomber la malheureuse Acadie approchait, et George crut avoir trouvé l'occasion de conquérir enfin le cœur de Marie. La reconnaissance devait battre la voie à l'amour. Le généreux Anglais voulait sauver Marie et les siens, et au moment où tous les Acadiens seraient honnis et chassés de la terre natale, épouser, en face de ses compagnons d'armes étonnés, cette jeune fille issue d'une race dont l'extermination était résolue. Quelques jours avant que le décret de proscription porté contre tous les Acadiens ne fût connu à Grand-Pré, il écrivit à Marie pour lui demander sa main.

Le 5 septembre 1755, la population de Grand-Pré, assemblée dans l'église, apprit de la bouche du commandant anglais le sort qui lui était réservé. Cette grande et terrible scène est rendue avec une vérité effrayante. Le tableau est digne de l'histoire, et le pinceau de l'artiste ne pourrait rien ajouter à la sombre peinture que sa plume a tracée. Les couleurs n'en sont pas trop chargées et éclairent d'un jour livide cette agonie de tout un peuple, cette mort nationale.

Frapnée au cœur en apprenant cette affreuse nouvelle, Marie s'était traînée jusqu'à la grande croix du cimetière et s'y était évanouie.

C'est là où George la retrouve, dans la soirée, encore inanimée. Marie le traite d'abord en ennemi, en lieutenant de Butler ; mais il parvient bientôt à la ramener au sentiment de la justice à son égard. Il plaide si bien sa cause que la jeune fille, tout-à-fait convaincue, lui tend la main qu'il portait naturellement à ses lèvres, quand se présente soudain Jacques, le fiancé. Alors, retirant sa main à l'Anglais, elle s'élançe vers le proscrit.

La première partie du récit se termine par cette émouvante péripétie, cette apparition dramatique.

Dans la seconde partie, nous apprenons ce qu'a fait Jacques durant ces cinq années d'absence. Il a perdu ses deux frères massacrés par des soldats anglais sous le commandement du frère de George Gordon ; sa mère en est morte de frayeur et son cadavre a été dévoré par les loups-cerviers.

En revanche, il a tué de sa propre main le capitaine Gordon et est arrivé trop tard pour l'empêcher d'être servi sur la table de son fidèle *Vendredi*, le Micmac Wagontaga.

Les personnes sensibles trouveront peut-être qu'il y a ici un trop grand luxe de cruautés. Pour ma part, j'avoue que j'aime assez qu'un auteur accorde la vie sauve à ses personnages quand leur mort n'est pas indispensable à l'intérêt du drame. On ne perd rien à être humain, même en littérature. Cependant il y a des catastrophes, des sacrifices nécessaires, et le lecteur, par moment, exige qu'on réponde le sang à flots. Je connais trop M. Bourassa pour en douter : je suis convaincu que s'il avait pu éviter de tuer et les deux frères de Jacques, et Madame Hébert, et le capitaine Gordon, il en eût été enchanté,

Sur le cadavre de l'infortuné capitaine, Jacques a trouvé la lettre dans laquelle le lieutenant Gordon racontait à son frère le début de ses amours avec Marie. On juge si le ton de cette lettre lui a plu. Pour comble de malheur, il est fait prisonnier au moment de parvenir à Grand-Pré et y arrive juste à temps pour voir George presser sur ses lèvres la main de Marie. On devine la scène qui se passe : Jacques repousse Marie, qui embrasse ses genoux en signe de repentir, et lui jette à la figure la fameuse lettre ; puis, se retournant du côté de George, il lui déclare tout net que c'est lui, Jacques, qui a tué son frère, le capitaine Gordon. L'Acadien, comme il devait s'y attendre tout le premier, est jeté dans la cave du Presbytère transformé en cachot.

George, de plus en plus amoureux, conçoit l'espoir que ce retour brutal de Jacques, joint au physique inculte que le fiancé rapportait du fond des bois, rétablirait ses affaires. Il dresse un nouveau plan de campagne pour soumettre l'Acadienne rebelle. Sur le champ il

écrit au père Landry lui insinuant délicatement que s'il voulait l'accepter comme gendre, lui et tous les siens seraient exempts de la proscription. Un combat terrible se livre alors dans l'âme de Marie, qui finit par se résoudre à accepter la main de George, afin de sauver ses vieux parents. Le lieutenant, pressé d'avoir une réponse, survient. Le père Landry, dans une très belle scène, refuse de se prêter au sacrifice que projette sa fille ; quoi qu'il arrive, il est résolu à n'accepter aucune faveur des autorités anglaises et à suivre ses compatriotes sur la terre étrangère. Reprenant la liberté de son cœur qu'elle était prête à immoler, la fière Acadienne repousse une dernière fois la demande de George et l'adjure d'aller dire à Jacques, qu'elle lui a toujours été fidèle et que la malencontreuse lettre trouvée sur le cadavre du Capitaine Gordon la calomniait indignement. L'officier refuse de faire cette démarche, et tout est rompu entre eux.

Il ne restait plus qu'à faire le procès de Jacques Hébert. Cité devant un conseil de guerre, il est condamné à être fusillé, à neuf heures du soir, sur la ferme même de Marie Landry, et le Lieutenant George Gordon chargé de présider à l'exécution.

Nous voici arrivés à la scène capitale du drame, qui produit un grand effet, et que je louerais sans réserve si l'on ne découvrait pas, après coup, que le dénouement a été tout autre que celui que l'on croyait avoir bien vu et touché du doigt.

Au moment où le lieutenant Gordon va commander le feu, la porte de la petite ferme s'ouvre et on voit apparaître au seuil Marie, revêtue de ses habits de noce, la tête parée de sa couronne de fleurs blanches, éclairant la route de l'éclat de ses yeux, transfigurant la scène du reflet de sa beauté ; de la main elle écarte les fusils dirigés vers la poitrine de Jacques : elle vient lui porter un témoignage suprême d'amour, la preuve de sa fidélité. L'Acadien penche la tête vers celle de sa fiancée, un rayon de bonheur et d'amour perce un instant le nuage de la mort étendu sur leurs vies et éclaire leurs fronts unis. George s'éloigne, le cœur brisé, poursuivi par la vision de ce sublime spectacle. Les soldats enlèvent Marie et la décharge fatale retentit.

Vous croyez Jacques mort et le lecteur sensible pleure sa perte. Mais il n'a point encore séché ses larmes qu'il le retrouve deux chapitres plus loin. Il paraît qu'au moment où George a tourné le dos à la scène, le Micmac Wagontaga est tombé avec une douzaine de bons compagnons sur les soldats et leur a enlevé leur proie. L'auteur eut mieux fait d'en prévenir de suite le lecteur, qui, en retrouvant Jacques, si inopinément, un peu plus loin, n'en veut pas croire ses yeux.

Le départ des exilés acadiens de Grand-Pré forme le pendant, le pendant supérieur, de la scène de l'Eglise le jour où fut promulgué le décret de proscription. C'est d'une grandeur et d'une beauté sinistres. Sous le sombre coloris dont l'imagination du poète revêt le tableau, on reconnaît la réalité. Je voudrais que l'espace dont je dispose me permit de suspendre ici cette large peinture d'une si belle ordonnance et d'un effet si dramatique.

Les Acadiens partis, les officiers anglais célébrèrent, dans un banquet au Presbytère, leur exploit et la gloire que venait de conquérir l'Angleterre. Ce fut une de ces orgies grasses comme seuls en font les robustes représentants de ces fortes races saxonnes ou flamandes dont aucun vin ne peut étancher la soif, que le bordeaux glace, que l'eau-de-vie altère. L'estomac de ces gens là prend chaque soir un bain de Cognac et ne s'en porte que mieux. Ce qui tuerait les peuples légers les conserve.

L'orgie est décrite à la manière de Rubens. La table est mise devant le lecteur et la fumée des plats et des vins capiteux s'échappe de toutes les phrases. On voit boire Butler, on entend Murray rouler sous la table. L'ivresse s'exhale en longs discours. C'est l'heure où l'on boit à la santé de l'univers entier. Les convives veulent forcer George Gordon à répondre à une santé ironique portée aux Acadiens. Mais le jeune lieutenant brise son verre, tire son épée et dit carrément leur fait à cette poignée de coquins ivres. En ce moment, Jacques, qui a tout suivi par un des carreaux de la fenêtre, donne le signal convenu et ses compagnons mettent le feu aux quatre coins du presbytère. Les convives, que le danger avait dégrisés, furent tous plus ou moins grillés et Butler y laissa sa peau, ce qui était bien fait. Quant à George Gordon, son éloquente improvisation de la fin du dîner lui valut son salut ; il fut héroïquement arraché des flammes par Jacques, et cela amène une réconciliation entre les deux rivaux.

Nous les retrouvons en présence, dans la troisième partie, sur le champ de bataille de Sainte-Foye. Ce combat glorieux pour nos armes et qui éclaira d'un rayon immortel la chute de la domination française, est largement décrit, admirablement raconté. C'est une page arrachée à l'histoire et qui dépasse le cadre du roman.

George Gordon, mortellement blessé, expire entre les bras de Jacques, toujours généreux, et le met sur les traces de Marie. Grâce à ces renseignements d'un mourant, l'Acadien finit par retrouver sa fiancée. Elle s'est réfugiée avec le père Hébert à la *Petite Cadie*, là même où devait venir à l'auteur la pensée d'écrire cette touchante histoire. Jacques arrive pour recevoir le dernier soupir de son père, et, au retour des funérailles, il épouse Marie.

C'est là une rapide et froide analyse de cette œuvre attachante. Pour l'analyser comme l'auteur l'a écrite, il m'aurait fallu sortir de ma sphère de critique, où me retient la prudence, pour aller chercher, sur son terrain, un échec inévitable.

Il est difficile d'imaginer une figure plus douce et plus belle que celle de Marie, l'héroïne du roman. L'écrivain ne pouvait personifier sous une forme plus vraie et plus touchante cette malheureuse Acadie, dont il a voulu honorer la grande mémoire historique. Mais, en faisant jouer un tel rôle à une simple fille des champs, il courait risque de lui ôter en naturel ce qu'il lui prêtait en grandeur. Il a su éviter cet écueil. *Marie* n'est pas seulement la figure idéale d'une infortune immortelle, l'emblème touchant d'une nation qui n'est plus ; c'est une jeune fille aimable et charmante, que le lecteur aime comme Jacques, admire comme George ; c'est la sœur cadette des plus heureuses créations de l'imagination.

Je n'ai qu'un reproche à faire à l'auteur : c'est de n'avoir pas esquissé le portrait de cette fière et noble créature. Il nous en a bien donné quelques traits au commencement ; mais cela ne suffit pas au lecteur, qui aimerait avoir sous les yeux, durant tout le récit, cette douce figure. Les lectrices surtout veulent connaître exactement ce qu'elles admirent, juger par elles-mêmes. *Marie* était-elle petite ou grande, brune ou blonde ? c'est ce que toutes celles qui ont le plaisir de connaître l'auteur ont dû lui demander. Un moyen lui reste de les satisfaire et de nous ôter tout regret. Qu'il prie son pinceau de réparer la lacune que sa plume a laissée ; qu'il couronne son œuvre de poète par une œuvre d'artiste. Il y a, dans *Jacques et Marie*, quelques tableaux charmants ou sublimes que le talent du peintre doit au talent de l'écrivain de retracer sur la toile. Après les avoir si bien composés, si parfaitement décrits, il les faut peindre.

Je ne détacherai de cette petite galerie qu'une esquisse, mais elle est ravissante. Dans les premières années qui suivirent le départ de Jacques, Marie allait souvent rêver dans le petit sentier qui conduisait à l'église :

“ Le sentier était devenu solitaire et voilé ; Marie seule retraçait ses sinuosités dans les foins. Quand elle passait émue, se hâtant, à cause du soir, il lui arrivait de s'arrêter tout-à-coup, pour se retourner : elle croyait entendre les pas rapides de quelqu'un qui accourait derrière elle comme pour lui saisir clandestinement la main, ou lui secouer dans le cou des touffes de trèfles pleins de rosée..... mais elle ne voyait rien que les grandes herbes, qui, courbées un instant sous ses jupons, se relevaient après son passage en se frôlant ensemble.”

Galant homme, quoique héros, Jacques a laissé, dans le roman, à sa compagne d'infortunée, la première place qu'on lui avait assignée dans le titre; il n'est que le second personnage du drame. Il personnifie admirablement le héros acadien, tel que la légende le fait briller au-dessus du nuage sanglant dans lequel a disparu sa patrie infortunée, tel que l'histoire l'a consacré aux yeux de la postérité. Le portrait de Marie nous manque; en revanche, nous avons un admirable, vivant et pittoresque portrait de Jacques, au commencement de la seconde partie.

Si le caractère de *George Gordon* s'assombrit avec le drame au milieu duquel l'ont placé les circonstances, et surtout le désir d'égayer la galerie et l'auteur lui-même, il est bien aimable au commencement, bien sympathique. C'est un joyeux compagnon et un homme d'esprit. Il est fâcheux que les péripéties du roman ne lui aient pas permis de déployer davantage, sous nos yeux, sa belle humeur de sous-lieutenant français déguisé en officier anglais.

Ce sont là les trois personnages principaux du livre. Autour d'eux se groupent des figures sympathiques, auxquelles fait ombre la mine féroce de Butler. L'auteur excelle à peindre les bonnes gens, les braves cœurs. Il en fait des types qu'on n'oublie pas et que l'on croit avoir toujours connus. Le Père Landry, par exemple, est le type parfait du patriote acadien ou canadien. Pour voir combien il est ressemblant, il n'y a qu'à regarder autour de soi. Cette race honnête et fière qui, après un siècle, n'a pas encore pardonné à l'Angleterre de nous avoir conquis; qui n'a jamais pu se résigner à ce joug que la liberté a pourtant rendu si léger; cette race honnête et fière n'est pas éteinte. Elle montre les mêmes vertus dans un cadre plus obscur; elle suit la même ligne de conduite inflexible dans des circonstances moins solennelles.

M. Bourassa n'est pas un romancier de profession; il en est à son premier roman, peut-être même à son dernier, et l'inexpérience dramatique se sent à coup sûr dans la texture de l'ouvrage. L'écrivain aurait pu accélérer la marche de l'action, serrer davantage le nœud de l'intrigue, puiser à pleine main dans l'arsenal du roman moderne, et y emprunter quelques-uns des ressorts à secret connu, sur lesquels sont posés bien des œuvres dont le succès fut plus bruyant et le mérite moindre. Mais il n'a point prétendu faire un feuilleton à sensation. Si quelques-unes des ficelles (pour me servir d'un mot du métier) qu'il a employées, n'avaient jamais servi, c'est un crime dont on doit l'absoudre aisément. Je ne vois, vraiment, à condamner que la résurrection de Jacques, et encore eût-il été facile de rendre cet incident vraisemblable, si l'auteur

avait eu l'occasion de retoucher son récit avant de le publier en volume.

La partie historique de *Jacques et Marie* est au-dessus de tout éloge. La peinture de l'état du Canada à la veille de la chute de la domination française et la description de la bataille de Ste. Foye resteront : ce sont-là des tableaux de maître. Il y règne une animation extraordinaire, une émotion patriotique profonde. La vie, l'agitation déchainées dans cette immense fresque historique est telle qu'il semble vraiment que les événements ont communiqué au tableau leur mouvement irrésistible, qu'il a été peint au sortir du terrible spectacle, sous le coup de l'effroyable catastrophe. Jamais on n'avait fait revivre ainsi, sous nos yeux, nos pères et leurs angoisses de la dernière heure ; jamais nous n'avions senti à ce point le contrecoup de leur désespoir, le choc qui les sépara de la France.

Le style de M. Bourassa est charmant. C'est un heureux mélange de sincérité dans le sentiment, d'originalité ou d'entrain dans l'idée, de grâce et de vivacité dans l'expression. On n'écrit pas plus naturellement. Aucun effort, point de prétention. L'écrivain laisse la plume aussitôt qu'il cesse de sentir, ou s'il continue, c'est à son corps défendant. Il faut qu'il soit de belle humeur pour écrire des choses gaies, ou ému pour écrire des choses émouvantes ; nulle feinte n'altère son idée, ne masque son sentiment. Bien différents de ces auteurs qui ne s'orientent qu'une fois la plume à la main et pour qui une phrase en amène une autre. Ne leur demandez pas ce qu'ils vont écrire : ils ne vous le diront que lorsqu'ils l'auront écrit.

Ce style pur, charmant, est chez M. Bourassa un don de nature, une grâce d'écrivain ; il ne s'est point laborieusement formé, il s'est modelé tout naturellement sur la pensée de l'écrivain. Son imagination est douce, ample et riche ; elle embrasse aisément les larges horizons, mais, même en son vol le plus puissant, elle ne perd pas de vue la réalité, le coin de terre d'où elle s'est élevée dans les airs, le détail familier. Le drame national se déroule dans toute sa grandeur et sa variété sous les yeux du spectateur ; en avant et jusqu'au sein des masses populaires groupées dans le fond de la scène éclatent librement les incidents caractéristiques de la vie réelle. L'artiste excelle à la fois dans la fresque et dans le tableau de genre.

L'esprit abonde en tout ce qu'écrit M. Bourassa ; les personnages, cependant, ne causent pas toujours aussi bien que l'auteur ; ils forcent parfois le ton. Ils se corrigeront de ce défaut lorsqu'il les aura fait un peu plus sortir dans le monde de la fiction. Son

esprit est gai ; il ne plaisante pas sans rire comme les sceptiques. Il y a de la bonhomie dans l'allure de ses traits, même les plus piquants, et un grain de sympathie dans ses malices. C'est en souriant qu'il aborde son sujet, et, l'occasion aidant, il tourne vite au sentiment, à l'émotion.

Je suis convaincu qu'on ne saurait lire les écrits de M. Bourassa sans estimer l'homme de cœur à l'égal de l'homme de talent. Il s'y révèle, pour ainsi dire, à chaque page et dans chaque élan : c'est se trahir noblement.

En résumé, il a fallu pour écrire *Jacques et Marie* plus d'imagination, de style, de verve et d'esprit qu'on n'en trouve dans aucun autre ouvrage canadien. Le premier combat livré par l'auteur sur ce terrain, qui n'est pas le sien et d'où son art favori le rappelle, n'a pas été sans doute une victoire complète ; mais l'homme de talent en est sorti avec tous les honneurs de la lutte, sinon avec tous les bénéfices du succès.

III

J'aurais aimé, après avoir passé en revue les œuvres littéraires de M. Bourassa, à parler un peu de ses œuvres artistiques ; mais les bornes de cet article, déjà long, ne me le permettent pas. Je n'ai de place que pour quelques mots.

La position de l'artiste en Canada est encore plus difficile que celle de l'écrivain, si peu favorisée pourtant. Il se trouve placé dans un milieu où la photographie triomphe, où l'art est inconnu. On le juge par un portrait, on le condamne pour une ressemblance mal saisie ou un détail négligemment exécuté ; il est à la merci des faux connaisseurs qui, parce qu'ils ont visité quelques galeries en Europe, le nez dans le livre-guide, se croient des oracles en peinture. Privé de la vue, de l'étude des chef-d'œuvres dont se nourrit l'inspiration de l'artiste, il est comme un homme de lettres sans bibliothèque.

Avant de faire des tableaux, de les soumettre à la critique, il lui faudrait entreprendre l'éducation artistique du public, qui ne tient pas en savoir plus long qu'il n'en sait sur ce sujet étranger aux affaires.

Si, par hasard, il se rencontre un amateur, il est bien entendu qu'il tient avant tout au cadre doré. Il remplace successivement les toiles jusqu'à ce que le cadre soit dédoré. Lorsqu'enfin arrive

cette échéance fatale, il met le tableau au grenier, serait-il frais comme au premier jour.

Dans tous les pays du monde, le gouvernement, les grands corps de l'Etat tiennent à honneur d'encourager l'art. Ici, le Parlement se borne à faire faire les portraits de ses présidents, grâce à la mesure générale décrétée, il y a quelque douze ans, sur la proposition d'un généreux député. S'il fallait renouveler cette proposition à chaque session, il n'y a pas de doute que, par mesure d'économie, on en arriverait à substituer les portraits-cartes aux portraits à l'huile. L'Orateur actuel de la Chambre a déclaré carrément qu'il ne consentirait jamais à se faire peindre par un artiste canadien-français. Il veut qu'un artiste haut-canadien retrace sur une toile haut-canadienne ses traits haut-canadiens; souhaitons-lui de trouver le peintre d'enseignement qu'il cherche et qu'il mérite.

En un pareil temps et en un tel pays, il faut avoir, pour ne pas renoncer à l'art, une de ces vocations qui tiennent à toutes les fibres de l'âme, à la vie même du talent. Honorons donc en M. Hamel, en M. Bourassa, et même en Plamondon, qui cache sous l'excentricité un mérite réel, honorons la conviction, le dédain des faciles succès de la politique, la passion des belles choses, et espérons que notre ciel deviendra plus clément pour les peintres que l'amour du pays retient parmi nous.

M. Bourassa prépare en ce moment un grand dessin pour l'Exposition de Paris, l'*Apothéose de Christophe Colomb*. Son talent s'y déploie à l'aise et y donnera sa mesure qu'il n'a pu encore donner ici comme artiste. C'est aller chercher ses juges là où ils se trouvent.

D'ici à l'année prochaine, notre pays grandira. Un prodige politique le fera nation. Un des premiers soins du Gouvernement du nouvel empire sera sans doute de réparer le tort qu'a fait à notre gloire une trop longue indifférence pour les arts. Il n'aurait besoin pour cela ni de fonder un Musée, ni d'ouvrir une galerie; il a les édifices parlementaires d'Ottawa dont les splendides murailles attendent une décoration monumentale. Les salles des séances sont vides quand les députés n'y sont plus, et dénudées; nous n'avons ni une statue, ni un tableau à y montrer à l'étranger. Que le Gouvernement les ouvre à l'*Apothéose de Christophe Colomb*, et il méritera la reconnaissance des artistes, l'estime des gens de goût: un suffrage qui ne compte que pour peu de chose dans la balance des partis, mais qui décide du verdict de la postérité.

HECTOR FABRE.

LUCIE.

Je la voyais dans mon enfance,
La blonde enfant aux grands yeux bleus,
Mêlée avec insouciance
Aux bruyants éclats de nos jeux.
" Sa rêverie est singulière,
Disaient les gens des alentours,
" Pourtant, elle est douce et peu fière :
" Lucie, où donc sont tes amours ? "

Dans sa jeunesse radieuse
Je la revis à dix-huit ans,
Bonne, indulgente et gracieuse,
Mais le désespoir des amants !
Son front, où rayonne une flamme,
Pensif est le même toujours.
Qui donc préoccupe ton âme ?
Lucie, où donc sont tes amours ?

Pour elle les plaisirs du monde
Remplissent en vain la Cité ;
Partout où la misère gronde,
C'est l'ange de la charité !
On dirait que la Providence
Sans elle ne suivrait son cours,
Tant elle est chère à l'indigence...
Lucie, as-tu là tes amours ?

Belle à voiler un marbre antique,
Esprit calme et délicieux,
Couverte d'un reflet mystique,
Qui rêve d'elle songe aux cieux...
Hier, passant au cimetière,
J'entends prier, sitôt j'accours,
Je vois des fleurs sur une bière :
Lucie est avec ses amours !

BENJAMIN SULTE.

ENTRETIEN SUR NAPLES.

VI

EGLISES DE NAPLES.—MIRACLE DE SAINT-JANVIER.

A.—Vous nous avez parlé des places, des palais ; mais je n'entends rien dire des églises. Vous, Monsieur, surtout, qui nous avez décrit avec tant d'intérêt celles de Rome, qui nous parliez de la puissance et du charme de la prière à Saint-Pierre, à Saint-Jean de Latran, et en beaucoup d'autres sanctuaires fameux, est-ce que la curiosité, sinon la dévotion, ne vous a pas fait entrer dans quelques églises de Naples ? Vous avez dû en visiter quelques-unes, ne serait-ce que pour en parler à vos amis du clergé.

F.—J'aimais, en effet, à m'arrêter dans les églises de Naples, à interroger leurs souvenirs, à rechercher les images de la foi chrétienne au milieu des débris de la superstition payenne. Naples, aussi bien que Rome, renferme dans son enceinte plus de trois cents églises, dont un grand nombre sont très-remarquables par leur élégance, leur éclat et leurs richesses. Il n'y en a aucune néanmoins qu'on puisse considérer comme monument d'architecture du premier ordre. Quelques-unes, comme celles de Rome, sont construites sur les débris des temples des idoles. Là, encore, la croix s'élève triomphante sur les piédestaux des statues des dieux. A Saint-Janvier, qui est la cathédrale, l'entrée est ornée de deux colonnes de porphyre, et à l'intérieur, il y a de nombreuses

colonnes de granit égyptien, provenant de deux temples antiques érigés près de là, en l'honneur d'Apollon et de Neptune. La belle église de Saint-Paul-le-Majeur est bâtie sur l'ancien temple de Castor et de Pollux, celle des Saints-Apôtres, sur les ruines d'un temple de Mercure. L'église de Sainte-Claire.....

A.—Souffrez que je vous interrompe. Vous venez de mentionner l'église de Saint-Janvier; je ne puis vous laisser vous borner au peu de mots que vous en avez dit. C'est sans doute dans cette église que l'on conserve les reliques du saint à qui elle est dédiée, et qu'a lieu le fait, miraculeux ou non, de la liquéfaction de son sang. Vous n'êtes pas sans avoir pris des informations sur cet effet singulier, qui se reproduit, dit-on, tous les ans. Y croit-on réellement à Naples même? Tout ce que vous pourriez me dire à ce sujet exciterait vraiment mon intérêt.

F.—Je me proposais de vous parler de ce fait. Ces messieurs et moi, nous avons eu la bonne fortune d'en être les témoins. J'entrerai dans quelques détails. Saint Janvier était évêque de Bénévent. Lors de la persécution de Dioclétien, il fut envoyé, avec quelques compagnons, à Pouzzole pour être exposé aux bêtes. La légende raconte que les bêtes s'étant couchées à ses pieds, sans lui faire de mal, le juge le fit décapiter. Une pieuse femme recueillit son sang dans deux fioles. Quelque temps après, sous l'empereur Constantin, les ossements du saint martyr furent transférés de Pouzzole à Naples, où il était né, et déposés dans une église bâtie en son honneur par l'évêque saint Sévère. La femme qui avait conservé son sang porta les fioles à l'évêque, et quand elles furent rapprochées de la tête, le sang devint liquide. Eh! bien, ce fait que l'on trouve consigné dans les actes du martyr de saint Janvier, s'est reproduit depuis de la manière la plus fréquente. Nombre de documents historiques, à partir des premiers temps du moyen-âge, constatent la chose. Et, dans les derniers siècles, cette merveille a eu lieu presque tous les ans, et souvent deux fois l'année, à la fête du saint, le dix-neuf septembre, et au commencement de mai, époque de la translation de son corps à Naples. C'est à cette dernière date que j'ai vu moi-même ce fait que je n'hésite pas à appeler miraculeux.

La tête du saint avait été portée, dès le matin, dans l'église de Sainte-Claire. Des prières s'y faisaient dans le cours de la journée. Près de la balustrade du chœur se trouvaient deux bancs où étaient assises des femmes de la dernière classe du peuple, qui criaient à plein gosier. Elles récitaient diverses prières avec un accent de foi saisissant. Ces femmes se prétendent, dit-on, descendantes de la famille du saint; elles occupent, depuis un temps immémorial,

cette place privilégiée, et ont le droit d'y crier leurs supplications.

Le jour commençait à tomber quand le son des cloches annonça l'entrée de la procession dans l'église. On portait d'abord sur de magnifiques brancards, richement ornés, les bustes d'argent de quarante-six saints, dont Naples était la patrie. Les saints avaient prié pendant leur vie au tombeau du martyr, patron de la ville. L'exemple de son courage héroïque, la merveille que le ciel opérerait à l'égard de ses restes, avaient excité leur foi, enflammé leur cœur, et les avaient mis dans la voie de la sanctification ; il était juste qu'ils vinssent lui rendre hommage en ce jour. Chacun des bustes de ces saints fut mis pour quelques instants en regard de celui qui contient la tête de saint Janvier, placé sur le maître-autel. Enfin, vint, enchassée dans une sorte d'ostensoir, la fiole contenant le sang, laquelle fut placée sur le même autel, du côté de l'épître.

Cette fiole est scellée ; elle est placée dans un vase, qui a la forme d'une petite lanterne vitrée ; entre les verres et la fiole, il y a un espace vide de la largeur d'un doigt. Sous ce vase est une tige de métal, longue d'environ cinq pouces et servant de poignées. La matière est compacte et de couleur brunâtre ; elle remplit environ les deux tiers de la fiole. Le prêtre tient celle-ci par la poignée ; il va et vient pour la faire voir aux assistants qui se pressent jusque sur les degrés de l'autel même ; il retourne ainsi plusieurs fois le vase entier. On ne le voit pas faire d'autre mouvement, ni accomplir aucune espèce de manipulation. Il ne touche pas même le verre qui renferme la fiole, séparée de ce verre, comme je l'ai déjà dit, par un espace vide, et avec laquelle, par conséquent, tout contact est impossible.

Pendant qu'on montrait ainsi le vase, le chœur chantait le *Miserere*, les femmes récitaient avec plus d'énergie leurs prières ; de temps en temps elles élevaient la voix avec l'expression d'un ardent désir et même avec une sorte d'emportement. On a dit que lorsque le miracle tardait, elles faisaient des imprécations contre le saint ; cela est une fable, d'après les informations que j'ai prises.

Après un quart d'heure d'attente, tout-à-coup on entendit le prêtre dire : *Ecco el Sangue*, voilà le sang ; en effet, le liquide remplissait la fiole dans toute sa capacité. Alors les cloches sonnèrent, on entonna le *Te Deum*, et les femmes firent des exclamations qui exprimaient leur joie. La liquéfaction accomplie, on reporta les reliques à l'église de Saint-Janvier dans une procession solennelle. Cette longue suite des bustes des saints de la ville ; cette tête du patron de Naples qui les dominait ; ce sang du saint martyr, qui

venait de remporter encore un triomphe en faisant éclater l'action miraculeuse du Tout-Puissant ; cette nombreuse suite des membres du clergé séculier, des ordres religieux, des confréries portant des cierges dont les lumières brillaient vivement au milieu des ombres de la nuit, qui commençaient à se répandre ; ces invocations et ces chants de gloire, adressés au saint par tout un peuple, au milieu des symphonies de la musique napolitaine et des harmonieuses volées des cloches des diverses églises ; la voix joyeuse des femmes qu'on entendait, dans le lointain, exprimer au saint leur reconnaissance et leur félicitation, c'était là un spectacle magique, c'était une de ces scènes grandioses qui exaltent l'âme, telles que le catholicisme seul sait en produire. Aux fortes et douces émotions qu'on éprouvait, on sentait bien que le ciel était là en contact avec la terre, et que les saints étaient mêlés avec les hommes.

Dans la matinée du jour suivant, je me trouvai, d'assez bonne heure, dans la chapelle de Saint-Janvier, où la liquéfaction devait se répéter. Cette fois, je pus m'approcher davantage encore, et observer plus facilement. J'étais agenouillé tout près de l'autel, où était le prêtre qui tenait le vase. Il me le mit plusieurs fois sous les yeux et je me convainquis que la matière était parfaitement solide et compacte autant qu'on peut se convaincre de quelque chose avec de bons yeux et la pleine possession de soi-même. Je ne perdais pas la fiole du regard. Il n'y avait que quelques instants que le prêtre l'avait approchée de moi, lorsque la liquéfaction s'opéra. Ce fut l'affaire d'un moment. La matière devint parfaitement liquide et la fiole se remplit.

Voilà ce que j'ai vu, ce qu'un grand nombre ont vu comme moi en ce jour, et ce que des milliers d'hommes avaient vu en d'autres circonstances.

E.—Que penser de ce fait ? Tout récemment, j'ai lu une longue dissertation sur ce sujet par un des plus savants écrivains de notre temps, le célèbre M. Hurter, l'auteur de la *Vie d'Innocent III* et des *Institutions de l'Eglise au Moyen-Age*, avec qui j'ai eu le bonheur de faire connaissance à mon retour de Paris. Il était encore Protestant, lorsque, un an après moi, il a vu le miracle s'accomplir précisément dans les mêmes circonstances. Il avait déjà, sans doute, quelques tendances catholiques ; mais, nous dit-il lui-même, j'étais venu dans l'église Sainte-Claire, moins avec la pensée que j'allais voir quelque chose d'extraordinaire et d'inexplicable, qu'avec l'opinion contraire. Le premier jour, ajoute-t-il, j'ai suspendu mon jugement ; mais le lendemain, après l'avoir vu de mes yeux aussi près que possible, j'ai déclaré qu'un incrédule, s'il était

sincère et loyal, ne pouvait nier qu'il n'y eût là quelque chose de miraculeux ou du moins d'inexplicable.—Je ne doute pas que ce prodige n'ait contribué à hâter son entrée dans l'Eglise catholique, qui a eu lieu à Rome l'année suivante.

Comme je l'ai dit, M. Hürter a fait un travail savant sur cette matière ; je ne saurais entreprendre d'en donner une analyse. Je me bornerai à quelques rapides considérations.

On a dit : " Il y a supercherie dans le fait." Il a été démontré que cela est matériellement impossible ; mais d'ailleurs, que l'on songe que ce miracle se reproduisant tous les ans depuis des siècles, il faut supposer que les évêques de Naples, dont plusieurs ont été des saints, et les chanoines qui ont la garde des reliques, ont tous été des fourbes, pendant un si long espace de temps, et que jamais, malgré que tant de personnes aient connivé à la fraude, il ne s'est trouvé un seul homme qui ait pu, par remord, par surprise ou par intérêt, dévoiler le secret, et que ce fait, soumis à tant de regards ennemis, ait pu toujours exercer son prestige. De plus, il faudrait, à une fourberie sacrilège de cette nature, supposer un motif qui en pourrait rendre raison. La maxime du droit *cui bono* doit être appliquée ici. Les coupables n'auraient eu aucun intérêt personnel ; il n'y a pas un seul sou de donné à cette occasion par le public, et il est impossible d'imaginer un avantage quelconque que retireraient ceux qui mettraient la main à cette supercherie. Ces deux considérations forcent l'accusation à laquelle je réponds, à attaquer les conditions morales de la nature humaine.

C.—On a dit encore : " Le fait peut s'appliquer par le changement de température à l'égard de la fiole que l'on tire d'une niche renfermée, où il y a de la fraîcheur, pour l'exposer à un air que réchauffe quelquefois à un haut degré la foule qui se presse dans l'église, et qui subit d'ailleurs l'action immédiate de la chaleur des mains du prêtre qui la porte." Il a déjà été observé qu'il ne peut y avoir de contact avec la fiole qui est renfermée dans un vase de verre, des parois duquel elle est séparée par un espace vide. De plus, y a-t-il, permettez-moi de le demander, y a-t-il le sens commun à prétendre qu'une variation de température, produite par la cause mentionnée, puisse changer une matière solide et compacte, renfermée de la manière que je viens de dire, en un liquide parfaitement clair, net, et cela, non par degré, mais subitement et en permettant à ce liquide de retourner quelques heures après à l'état de solidité ?—" A-t-on jamais vu quelque chose de semblable se produire en d'autres cas ?" Il faut le dire, cette explication, si commune chez les incrédules, mérite non une réfutation, mais le rire. Si elle avait une valeur tant soit peu sérieuse de soi, je dirais

qu'elle serait cependant nécessairement écartée par le fait qu'il n'y a aucun rapport entre l'élévation de la température et la liquéfaction plus ou moins prompte du sang ; cela s'opère de la manière la plus inégale, la plus variée, quelquefois au bout de trois ou quatre minutes, à une température relativement froide, et d'autres fois, après une demi-heure de chaleur concentrée dans l'église.

Il a bien fallu apporter d'autres explications ; la chimie anticatholique a sué pour en trouver le secret dans ses élaborations. L'insuffisance de ses efforts n'a fait que confirmer la vérité merveilleuse du fait. Qu'on le sache, Naples a été distingué dans ces deux derniers siècles par des naturalistes du premier ordre. Eh ! bien, ces savant, ont vu, examiné le fait dans toutes ses circonstances, et aucun d'eux n'a tenté une explication naturelle ; ils ont laissé ce soin aux physiciens étrangers, qui n'ont rien vu par eux-mêmes ; car ceux qui voient n'osent pas, en présence du fait donner à la question une solution qu'ils sentent impossible. Il leur faut avouer leur embarras. M. Hurter raconte qu'un Anglais ayant vu le miracle se réaliser, disait : Ces prêtres de Saint-Janvier ont des connaissances chimiques merveilleuses." Moi, j'ai entendu un Français, placé à mes côtés, dire avec un accent de désespoir : "Diable ! comment est-ce qu'ils font ? "

D.—On a demandé à quoi bon ce miracle ? quelle peut être son utilité ?—La Providence a des desseins que l'homme souvent ne peut pénétrer ; mais ne peut-on trouver une raison à la merveille dont nous nous occupons ?

Voyez le Napolitain, sa vivacité, sa mobilité, l'empire qu'a sur lui l'imagination. Tout traduit chez lui le bouillonnement impétueux du sang et le besoin d'émotions extraordinaires. Ce soleil ardent qui brûle au dessus de sa tête, a mis la flamme dans son tempérament. Chez un tel peuple, le simple enseignement ne suffit pas longtemps peut-être ; il lui faut quelque chose qui lui rappelle sa dépendance à l'égard du pouvoir d'en-haut, en arrivant à la conscience, non par les oreilles, mais par les sens. Il a besoin de l'action énergique d'une force supérieure pour le détacher de la terre qui, semblable à une enchanteresse, étale devant lui les séductions les plus attrayantes. Il faut que la passion, si violente chez lui, ait le contrepois de la religion, et la foi, pour qu'elle ne succombe pas aux attaques portées par l'entraînement de ses sens à l'empire qu'elle exerce sur l'intelligence, la foi a besoin d'être entretenue par de fréquentes et sensibles démonstrations de la vérité. Le Napolitain sait reconnaître cette action bienveillante du Ciel en sa faveur ; il rend au saint, ami de Dieu, toutes sortes d'hommages ; surtout il repose en lui la confiance la plus entière ; il l'invoque

dans tous périls. Il a raison de le faire, car il lui doit une insigne protection. Remarquez-le, Naples est une terre toute volcanique ; cette ville est située entre le Vésuve et la sulfatare ; des mugissements souterrains se font entendre sans cesse tout autour d'elle. Elle a naturellement à craindre ces tremblements de terre, qui ont causé de si grands désastres à tant de villes des deux Siciles. Et la lave qui a englouti Herculanium, et qui, à plusieurs reprises, détruisit en tout ou en partie les petites villes d'alentour, et tout récemment celle de *Torre del Greco*, la lave du Vésuve la menace sans cesse ; mais le Napolitain ne la craint pas. Jamais Naples n'a rien ressenti des désastres si fréquents en son voisinage. Saint Janvier est là, qui protège la ville. Le vingt décembre mil huit cent trente-un, le terrible volcan menaçait de tout détruire, la lave sortait de ses flancs avec une abondance et une rapidité qu'on n'avait jamais vues encore ; elle se dirigeait sur la ville ; elle était près de l'atteindre. Les reliques de saint Janvier sont portées, en procession solennelle, au devant du fléau dévastateur. D'ardentes supplications s'élèvent au ciel. Alors la lave prend tout à coup une autre direction, et tout disparaît.

M. Hurter nous rapporte l'explication donnée par un écrivain ennemi de la croyance à la protection des saints. Il n'est point besoin, dit celui-ci, de recourir à une action surnaturelle ; c'est par une circonstance fortuite que la lave a changé de cours : la fureur du volcan s'est apaisée d'elle-même.

Oh ! comme ce *d'elle-même*, cette *circonstance fortuite* est satisfaisante ! Imbéciles et superstitieux de Napolitains, qui ne se rendent pas à une explication aussi lumineuse !

A.—Je me permettrai une objection contre le miracle de saint Janvier. On rapporte qu'en 1799, le général Championnet, commandant l'armée française, était entré dans la ville, au jour où la merveille devait se produire ; que celle-ci n'ayant pas lieu, il menaça de brûler la cervelle du prêtre chargé de la fiole, si le miracle ne s'opérait pas, et que la liquéfaction s'accomplit peu de moments après.

G.—Je sais que cette anecdote a cours parmi beaucoup de personnes, mais elle n'est nullement vraie ; elle est rejetée de tout le monde à Naples. Le fait est que le miracle a eu lieu dans les circonstances ordinaires devant le général Championnet, lequel s'en montra fort émerveillé, et fit un présent pour orner le buste de saint Janvier.

Vous avez lu que, dans son récent voyage, Victor-Emmanuel a vu la liquéfaction du sang s'accomplir en sa présence. Lui aussi a fait un riche cadeau, pour ce qu'on appelle le trésor du saint. Il

l'a pris sur la caisse ecclésiastique, c'est-à-dire, sur les biens enlevés aux communautés religieuses du royaume. Connaissant la foi qui anime le Napolitain, le roi brigand a voulu simuler devant eux un acte de dévotion, mais il n'a réussi qu'à ajouter une ignominie de plus à son nom, celle de l'hypocrisie ; il s'est fait Tartuffe.

VII

ÉGLISE DE SAINTE-CLAIRE.—MARIE-CHRISTINE.

F.—L'église de Sainte-Claire, dont j'avais commencé à vous parler, est très-remarquable par son élégance et ses richesses somptueuses. Elle sert aujourd'hui de sépulture à la maison régnante. Les diverses dynasties qui se sont succédées à Naples ont eu leurs sépulcres dans des églises différentes. A Saint-Janvier est la tombe de Charles d'Anjou, à Saint-Laurent celle des princes de la maison de Duras ; à Saint-Jacques, celle des rois espagnols, et celle des Bourbons à Sainte-Claire, comme je viens de le dire.

L'histoire de Naples est écrite toute entière sur les tombeaux des églises. Tout ce que la religion protège, se conserve. La mort devient sacrée par elle. Le cadavre trouve dans l'église un droit d'asile contre la haine des hommes et la poursuite du temps.

L'église de Sainte-Claire voit, depuis quelques années, un concours bien grand se presser dans son enceinte. Là a été enterrée Marie-Christine de Savoie, première femme de Ferdinand II. On sait que cette princesse, qui avait fait admirer en elle de si hautes vertus, est morte en janvier mil huit cent trente-six, peu de temps après avoir donné le jour à ce héros qui porte le nom de François II. La voix du peuple l'appelle une sainte. Le ciel a prouvé que c'était, cette fois, la voix de Dieu. Des miracles se sont opérés sur sa tombe : je ne vous en rappellerai qu'un avec quelques détails. Un habitant de Naples, Nicholas Ametrano, après avoir souffert longtemps d'une paralysie accompagnée d'un tremblement continu de tout le corps, était devenu la proie de douleurs convulsives à l'épine dorsale, d'une violence telle qu'il en perdait le sentiment. Il était forcé de se tenir courbé comme un arc. Tous les remèdes avaient été essayés depuis onze mois ; la maladie augmentait chaque jour, la douleur était à son comble. On consulte d'éminents médecins de la ville. Ils déclarent un danger imminent,

vu que la gangrène s'emparait de l'épine dorsale. La nuit qui suivit cette consultation, le malade entend, à plusieurs reprises, une voix lui dire très-distinctement : "Va au tombeau de Marie-Christine et tu seras guéri." Il se fait transporter à l'église de Sainte-Claire. On dit la messe pour lui dans la chapelle où est le corps de la sainte reine. Au *Sanctus*, le malade se croit à son dernier moment, la douleur avait redoublé d'intensité. Sous l'effet de cette crise, il tombe évanoui. Puis tout-à-coup, il se lève en criant : "La grâce, la grâce, j'ai reçu la grâce, je suis guéri !" et il retourne chez lui à pied. Le soir, les douleurs le reprennent subitement avec une grande violence ; mais il invoque Marie-Christine ; aussitôt le mal cesse complètement ; il n'a plus reparu depuis, et celui qui avait tant souffert a joui dès ce moment d'une santé excellente. Les médecins consultés ont fait sur le cas une déposition solennelle. Le fait a été constaté par l'autorité ecclésiastique avec toutes ces précautions que l'on prend pour assurer la vérité d'un miracle, qui doit servir à une béatification. D'autres faits de ce genre, quoique moins éclatants, ont eu lieu. Marie-Christine a reçu de l'Eglise le titre de vénérable. La cause de son inscription au rang des bienheureux s'instruit. Puisse le Fils de la Sainte, comme le nomme le peuple de ses états, se voir bientôt, grâce à ses mérites, salué de nouveau comme souverain sur son trône terrestre, et qu'avant longtemps, il lui soit permis de rendre avec ses sujets un hommage solennel de glorification à sa mère, déclarée par l'Eglise en possession d'un trône au royaume céleste !

Encore quelques mots sur une église de Naples, qui rappelle la plus haute intelligence qui brilla dans le sein de cette ville ; ce génie prodigieux, le premier, peut-être, de la théologie et de la philosophie, Saint-Thomas d'Aquin, dont un des plus grands esprits de notre siècle, le P. Lacordaire, a dit : "Quand on a étudié une question, même dans de grands hommes, et qu'on recourt ensuite à cet homme-là, on sent qu'on a franchi plusieurs orbes d'un seul coup, et que la pensée ne pèse plus."

Dans le monastère des Dominicains, on montre une étroite et humble cellule qu'habitait l'oracle de l'Eglise ; on y voit la salle où il donnait ses leçons, qui avaient un si grand retentissement : il reste encore quelques débris de sa chaire. Dans l'église voisine, dite de Saint-Dominique le Majeur, on lit sur le bas de l'autel du Saint-Sacrement ces vers du philosophe devenu poète, dont Santeuil a dit qu'il aurait donné pour cette seule stance toutes celles qu'il avait faites :

Se nascens dedit socium,
 Convescens in edulium,
 Se moriens in pretium,
 Se regnans dat in præmium.

Et sur cet autel on vénère le crucifix que l'on dit être celui qui fit entendre au sublime théologien cette voix miraculeuse : *Bene scripsisti de me Thoma, quam ergo mercedem recipies ?* à laquelle le docteur angélique répondit : *Non aliam quam te, Domine.* -

VIII

LA CHARTREUSE DE SAINT-MARTIN.

C.—Maintenant, il faut vous décrire cet aspect de Naples, cette situation magique qui rend cette ville si fameuse. Pour jouir de toute la grandeur du spectacle, il faut s'élever sur les hauteurs. Dans ce but, nous montâmes jusqu'à la Chartreuse de Saint-Martin, au pied des fortifications du château Saint-Elme qui domine la ville et la baie. C'est de la terrasse du couvent que la merveille de la terre nous apparaît dans toute sa beauté. La ville est assise au fond de la baie, des bords de laquelle elle s'élève jusqu'à la hauteur de trois à quatre cents pieds. A droite est la côte du Pausilippe, couverte d'une admirable verdure et parsemée çà et là de riches habitations. Au delà est le golfe de Baies, le cap Misène et les îles charmantes de Nésida, de Procita, et d'Ischia ; au milieu des deux dernières s'élèvent des montagnes aux formes les plus pittoresques. De l'autre côté s'étend une plaine, la plus fertile de l'univers, et cette côte où se trouvent Portici, bâti sur Herculanium ; Réседа, les villages enchanteurs de Torre de l'Annuntiata et de Torre del Greco ; au pied de celui-ci est Pompeï, et au dessus est le Vésuve dont la fumée s'élève sans cesse dans les airs. Ici la baie, s'enfonçant dans les terres, forme le golfe de Castellamarre, puis vous apercevez Sorrente, patrie du Tasse ; de ce côté l'horizon est borné par une magnifique chaîne de montagnes, branche des Appenins, aux sommets arrondis et gracieux, qui vont toujours en s'abaissant jusqu'à la mer. Voyez maintenant l'île de Caprée, avec sa montagne à deux cimes qui semble fermer la baie. Voilà le magique tableau qu'embrasse en grande partie le regard.

Mais comment peindre, à qui ne l'a pas vu, ce ciel, cette terre, cette mer de Naples, le plus beau ciel, la plus belle terre, la plus belle mer qu'il ait été donné à l'homme de contempler ? Une ligne d'une éclatante blancheur dessine pittoresquement les contours gracieux du golfe. Quelle suite de villes magnifiques, de villages charmants, dont ces belles eaux baignent les murs ! Il semble que de toutes parts les habitants de ces heureuses contrées se soient approchés des bords du golfe le plus près possible pour mieux jouir du spectacle enchanteur étalé à leurs regards. Des pentes douces ou escarpées s'élèvent successivement, d'une part, au sommet de la grande cité, de l'autre, au pic sombre et sévère du Vésuve. " L'éclat velouté de la campagne, la tiède température de l'air, les contours arrondis des collines, les molles inflexions des vallées sont autant de charmes pour les sens que tout repose et que rien ne blesse." ¹

Quelle riche et splendide lumière que celle de Naples ! Elle brille de couleurs si variées, elle revêt les objets de formes si gracieuses et toujours si nouvelles, qu'elle semble créer mille paysages dans un seul. Ici des teintes d'un rose tendre brillent sur des monts aux formes âpres et sévères ; là, des villages entiers plongés dans une vapeur mystérieuse, reparaissent tout à coup resplendissants de vives clartés. Le soleil, comme un roi dans toute sa majesté, plane au-dessus de ces rivages enchantés ; il jette tour à tour l'éclat de ses rayons sur quelques-unes de ces belles scènes ; il anime, il vivifie, il illumine, il ravit l'imagination non moins que les regards.

J'étais là sur la terrasse de la Chartreuse à contempler ce tableau, et j'étais, ce me semblait, comme environné de cette lumière, de cet air divin dont parle Fénelon dans son Elysée. Tout à coup une vive expression d'admiration s'échappe de mes lèvres.—Que sera-ce de la lumière donc, dit le religieux qui m'accompagnait, que sera-ce de la lumière de l'autre vie, puisque celle qui, dans ce lieu, brille à nos regards est déjà si belle ! Cette exclamation réveilla tout-à-coup en moi un ordre de pensées tout nouveau. La position de ce lieu me parut plus extraordinaire par le contraste sublime qui s'y trouvait. Là est le spectacle le plus enchanté de la terre ; là il n'y a que des images gracieuses qui charment les sens ; là tout porte au bonheur ; et puis par un effet d'acoustique très-remarquable en cet endroit, tous les bruits de la ville, les bourdonnements de la population, les cris divers, le bruit des voitures, le murmure des flots volcaniques, tout cela se fait entendre d'une manière distincte de ce lieu. Eh ! bien, au milieu de cet enchantement et de ce bruit, une chartreuse ! quel contraste ! Savez-vous ce que c'est qu'une chartreuse !

¹ Chateaubriand. *Les Martyrs*.

C'est un cloître renfermant des religieux qui suivent la plus sévère de toutes les constitutions monastiques, et avec une telle régularité que cet ordre n'a pas été réformé depuis sa fondation, qui date de sept cents ans. Ces religieux jeûnent la moitié de l'année, observent une abstinence perpétuelle, passent une partie des nuits à chanter l'office, se livrent souvent à de fortes macérations, et sont forcés de garder un silence qu'il ne leur est permis de rompre que rarement.

Après avoir satisfait mes regards de l'aspect de Naples, j'entrai dans le cloître. Maintenant ma vue se trouvait bornée par de hauts et longs murs, de sombres corridors, d'étroites cellules ; un silence absolu régnait partout. J'entrai dans l'église, mais là, je retrouvai encore l'éclat et la magnificence. Cette église est une des plus riches de l'Italie. Les marbres les plus rares et les pierres les plus précieuses y brillent de toutes parts. Elle le dispute en ornements aux plus magnifiques édifices, et puis, elle est décorée d'un grand nombre de tableaux des peintres les plus renommés. Ces émotions que j'avais éprouvées à l'aspect de Naples, les merveilles de l'art admirées dans cette église, ce calme indéfinissable qu'on ressent en entrant dans un cloître, ce spectacle de la vie religieuse, qui répand je ne sais quel parfum de paix et de vertu, cet ensemble d'impressions sublimes et douces éprouvées au même lieu, me firent dire au chartreux qui m'accompagnait : "Vous devez être heureux, mon Père, vos sens jouissent de ce qu'il a de plus beau sur la terre, et votre cœur de tous les charmes de la vertu. Votre vie s'écoule tranquille au milieu des agitations des hommes ; au jour suprême vous ne ferez que passer du paradis terrestre au paradis céleste."—" Naples n'est pas le paradis du chartreux, me répondit celui-ci. Lorsqu'une âme blessée par le monde ne veut plus songer qu'à l'éternité, c'est la solitude absolue qu'il lui faut. Quand on a compris que la terre n'est pas assez grande pour le cœur, c'est Dieu seul que l'on cherche. Et ne voyez-vous pas qu'il y a encore ici trop de jouissance humaine ? Cet air que l'on respire, ce charme qui de toutes parts éivre les sens, ces bruits qui montent de la ville jusqu'aux pieds de cette cellule, tout cela va mal au cœur qui aspire le désert et la pénitence. Il y a ici un reflet du monde qui altère la limpidité de la vie du cloître. Voyez cette fumée qui s'élève du Vésuve : elle ternit la beauté de ce ciel d'azur. Aussi les chartreux se dégoûtent de ce lieu. Ce couvent est peu nombreux. Mais allez à Chartreuse de Grenoble, au milieu du pays le plus sauvage, entre ces flancs de montagnes aux aspects sévères : là vous trouverez un grand nombre de nos frères. Là le temps n'a rien pour distraire de l'Éternité. C'est là le bonheur du chartreux.

— Mais pourquoi donc, lui dis-je, un cloître sur cette colline ? Pourquoi, sur toutes les hauteurs voisines, des maisons religieuses ? Pourquoi à Rome une Chartreuse sur les thermes de Dioclétien ? Pourquoi d'autres maisons de votre ordre dans tant de grandes villes ?

— Ce n'est pas pour nous, répondit-il, c'est pour le monde. La religion impose à un certain nombre d'entre nous ce sacrifice, dans un but d'utilité pour les hommes. Vous l'avez éprouvé vous-même. L'imagination trouve un attrait singulier dans ce merveilleux contraste entre l'agitation, le bruit du monde et le calme silencieux de la retraite. Il y a quelque chose qui attire à nous visiter. Eh ! bien, les passions se calment à l'aspect d'un cloître, au sentiment de la paix et de l'ordre qui y règnent. Oh ! que de fois, tourmenté de troubles, de noires pensées, de désespoir, un malheureux est venu promener sa peine sous les paisibles voûtes de nos retraites, et a senti par degré son cœur consolé, rafraîchi, plein de force et d'espérance ! La considération du sacrifice du religieux inspire de généreux sentiments. Une heure de méditation dans un cloître a dégoûté beaucoup d'âmes du monde, ou du moins a eu une influence sanctifiante sur beaucoup de cœurs, et épargné aux individus et à la société bien des crimes et des malheurs.

— Je vous présenterai une considération, ajouta-t-il, je ne sais si vous la trouverez trop mystique. Que de vices, que de crimes dans cette cité populeuse, sous ce climat qui porte à la volupté ! Et cette terre est sur un volcan ; un feu souterrain vit partout dans ces lieux. L'arme de la colère divine est toujours chargée ; il ne faut qu'un moment et l'étincelle sortie des mains de Dieu va tout mettre en cendres. Eh ! bien, la religion nous a dit : Montez au-dessus de la ville, et priez sans cesse pour vos frères. Du haut de votre colline, élevez une voix de pénitence et de supplication qui couvre celle du mont vengeur criant sans cesse à Dieu : Me voici prêt à punir le crime, laissez s'échapper ces feux qui tourmentent mon sein. Vous me comprenez ; dans les idées chrétiennes, les couvents sont, ou doivent être des paratonnerres qui préservent de la foudre. Ce pieux fainéant, ce moine contemplatif dont le monde se rit là bas au milieu de ses plaisirs, c'est Décius qui se dévoue pour l'armée, c'est Cecrops qui s'immole pour le peuple. Le dogme de la réversibilité des mérites est la justification de la vie contemplative sous le point de vue social."

Après cet entretien, j'attachai encore sur cet aspect que j'avais sous les yeux un regard prolongé : je ne sais quel concert d'impressions douces et fortes, riantes et graves s'élevèrent de ce lieu,

pour frapper mon âme. J'eus peine à me décider à descendre. Oh ! que sont les beautés de l'art auprès de celles de la nature !

A.—Si la révolution anti-religieuse continue de sévir à Naples, il ne sera plus donné au voyageur catholique de jouir d'un entretien semblable avec un austère religieux, au-dessus de la ville des jouissances terrestres. Singulière situation que celle de Naples ! Ici, je l'aperçois avec vous, tous les contrastes sont réunis. D'un côté, tout ce qui, dans un site magique et sous le plus beau climat, offre aux sens les attraits les plus vifs, et de l'autre, la pratique de la morale évangélique dans sa plus grande sévérité, apparaissant dans ces cloîtres nombreux, et ces églises qui rappellent tant de saints qui se sont élevés au ciel par les plus sublimes sacrifices. J'ai ouï dire que depuis longtemps nulle ville, pas même Rome, produit autant de saints canonisés ou béatifiés que Naples. Mais un autre contraste se présente à ma pensée. A Naples se trouve ce qu'il y a de plus gracieux, de plus enchanteur, de plus invitant à jouir de la vie. Et là, aussi, apparaît ce qu'il y a de plus terrible dans la nature, l'arme la plus puissante, la plus féconde en destructions qu'ait la mort à sa disposition, un volcan, et un volcan qui, pour montrer sa puissance de bouleversement, tient là à ses pieds plusieurs villes entières sous les cendres.

J. S. RAYMOND, PTRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME TROISIEME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1866.

Jacques et Marie, souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle), (suite), par M. N. BOURASSA	3
Considérations sur les nouveaux changements constitutionnels de l'Amérique Britannique du Nord.—L'Annexion, par M. J. ROYAL.....	23
De l'Eglise et de l'Etat, à propos de l'Encyclique du 8 décembre 1864, (suite), par M. J. S. RAYMOND, <i>Père</i>	50
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Le 19 Janvier 1865 au Collège de l'Assomption. Montréal: Eusèbe Senécal, Editeur-Imprimeur, 1865.	
Antoinette de Mirecourt, traduit de l'anglais par M. J. A. GENAND (roman canadien par Mme. Leprohon) Montréal: C. O. Beauchemin et Valois, Editeurs-Libraires, 1865.	
Biographie et Oraison funèbre du Rév. M. F. Labelle, et autres documents relatifs à sa mémoire ainsi qu'à la visite de M. Philippe Aubert de Gaspé au Collège de l'Assomption, suivis d'une lettre de Mgr. de Montréal et d'un bref du Souverain-Pontife. Montréal: Imprimerie de la <i>Minerve</i> , 1865. 83 pages.	
Essais poétiques, LÉON P. LEMAY. Québec: Georges Desbarats, Imprimeur-Editeur, 1865, par JOSEPH ROYAL.....	57
Les événements du mois, par S. LESAGE.....	58

FÉVRIER.

Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle), (suite), par M. N. BOURASSA	63
De l'Eglise et de l'Etat, à propos de l'Encyclique du 8 décembre 1864 (fin), par M. J. S. RAYMOND, <i>Père</i>	91
Relations Commerciales entre les Etats-Unis et le Canada (étude historique), (fin), par M. E. GÉRIN.....	108
Les événements du mois, par M. S. LESAGE.....	123

MARS.

Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle), (suite), par M. N. BOURASSA	127
Les dernières années de la Domination Française en Canada, par M. J. M. LE MOINE.....	163
Un Soir dans la Cité (Poésie), par M. E. PRUD'HOMME.....	170
La belle Meunière (Poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	175
Nouvelles Revues, par M. P. DOUHAIRE	176
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Histoire de la Colonie Française en Canada, tome II. Villemarie: Bibliothèque paroissiale, 1865. Paris: Imprimerie Poupart Davyl et Cie. 568 pages in-8.	
Discours sur l'Amour de la Vérité, prononcé par le Rév. M. Raymond, V.-G., devant l'Union Catholique de St. Hyacinthe, le 8 décembre 1865. St. Hyacinthe: Imp. du <i>Courrier</i> , 1866. 47 pages.	
Une Partie de Campagne, comédie en deux actes, par Pierre Petitclair. Québec: Imprimé et publié par Joseph Savard, typographe; 1865.	
The place British Americans have won in History; a Lecture delivered at Aylmer, L. C., on the 22nd February, 1866, by Henry J. Morgan. Ottawa: Hunter, Rose & Co., Publishers, 1866. 22 pages, par M. JOSEPH ROYAL.....	181
Variétés.....	186
Les événements du mois.....	187

AVRIL.

Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle). (suite), par M. N. BOURASSA.....	191
Etudes Américaines, par M. J. A. N. PROVENCHER.....	222
Aventures et Voyages, la Pétrolie, par O. S.....	239
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Manuscripts relating to the Early History of Canada. Published under the auspices of the Literary and Historical Society of Quebec. 37-19-55 p. in-8vo. Québec: Middleton & Dawson, 1866.	
Rapport de l'Association de la Propagation de la Foi pour le Diocèse de Montréal, pour les années 1864 et 1865, 13 ^e numero, 95 p. in-12. E. Senécal, Imp.-Edit., par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	246
Les événements du mois, par M. S. LESAGE.....	250

MAI.

Aventures et Voyages, la Pétrolie (suite), par O. S.....	255
Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle), (suite), par M. N. BOURASSA	269
Le Démembrement de la Paroisse de Montréal, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	282
A mon Ami A*** L*** (Poésie), par M. EDOUARD SEMPÉ.....	302
Mai (Chansonnette), par M. BENJAMIN SULTE	305
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—The Game Fish of the North, by Barnwell. 325 p. New York, par M. J. M. LE MOINE	306
Un Enfant de Marie, ou le Bienheureux Jean Berchmans, de la Compagnie de Jésus (choix biographique). Montréal: E. Senécal, Imp.-Editeur. xvi-128 p. in-18.	
Journal du Siège de Québec en 1759, par M. Jean-Claude Panet. 24 p. in-8. Montréal: E. Senécal, Imp.-Edit.; 1866, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	309
Histoire de la Colonie Française en Canada, tome III. Villemarie: Bibliothèque paroissiale, 1865. Paris: Imprimerie Poupart, Davyl et Cie., par M. J. ROYAL.....	311
Les événements du mois, par M. S. LESAGE.....	314

JUN.

Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle), (suite), par M. N. BOURASSA	319
L'Education de l'Enfance, par M. L. LAPLÈCHE, P ^{re}	342
Le Démembrement de la Paroisse de Montréal (fin), par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	350
Notes pour un Nicolétain, par M. J. ROYAL	366
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.—Les Jeunes Converties, ou Mémoires des trois sœurs, Debbie, Helen et Anna Barlow; traduit de l'anglais. xv-195 p. in-8. E. Senécal, Imprimeur-Editeur, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.	378
Les événements du mois, par M. S. LESAGE	379

JUILLET.

Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (Nouvelle), (suite), par N. N. BOURASSA	383
Aventures et Voyages, la Pétrolie (suite), par O. S.	406
Souvenirs: Augustus Sala—Garneau—Ferland, par M. J. M. LEMOINE	416
Etudes sur la Poésie Anglaise, par M. J. P. LANIGAN	422
De Québec à Mexico, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE	433
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.—Le Grand-Tronciale de M. A. Cassegrain. G. E. Desbarats, Editeur. Outaouais, 1866, par M. L. P. LEMAY	441
Les événements du mois, par M. S. LESAGE	443

AOÛT.

Jacques et Marie, Souvenir d'un peuple dispersé (suite et fin), par M. N. BOURASSA	447
Aventures et Voyages, la Pétrolie (suite et fin), par O. S.	476
La nouvelle législation du Bas-Canada, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	483
De Québec à Mexico, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE	490
Contrainte par Corps, par M. P. R. LAFREYNE	501
Les événements du mois, par M. S. LESAGE	506

SEPTEMBRE.

De Québec à Mexico, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE	511
Discours sur l'Emprunt Romain, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	522
Esquisse Historique. De l'Instruction en Canada, par M. BOUCHER DE LAURÈRE	538
Les Débuts d'un Héros (Nouvelle), par	556
NOTICE BIBLIOGRAPHIQUE.—La Méthode Chrétienne considérée dans ses avantages et sa nécessité, et réponses à certaines difficultés, par George Saint-Aimé. Ottawa: G. E. Desbarats, Imp., 1866, par M. A. NANTEL, P ^{re}	570
Les événements du mois, par M. S. LESAGE	572

OCTOBRE.

De Québec à Mexico (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE	575
La Poésie, par M. F. G. MARCHAND	593
Deux questions de Dimes, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	602
La Colonisation en 1866, par M. J. ROYAL	618
NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Vingt Années de Missions dans le Nord-Ouest de l'Amérique, par Mgr. Alexandre Taché, Evêque de Saint-Boniface. Montréal: Eusèbe Senécal, Imprimeur-Editeur, 1866. 1 vol. in-8, 245 p. Code Civil du Bas-Canada, d'après le rôle amendé déposé dans le Bureau du Greffier du Conseil Législatif, tel que prescrit par l'Acte 29 Vict., Chap. 41, 1865. Augmenté des autorités citées par les Codificateurs dans le projet soumis à la Législature; d'un précis des changements introduits par le Code Civil dans les lois du Bas-Canada, par E. Lef. de Bellefeuille, avocat, et d'une table alphabétique des matières. 1 vol. in-8, 612 pages; prix: broché, 90 cts. Montréal: C. O. Beauchemin et Valois, Editeurs, 1866.	

Souvenirs des commencements de l'Union St. Joseph de Montréal, par M. J. A. Plinguet, président de la Société. Montréal: Plinguet et Laplante, Imprimeurs-Editeurs, 1866.

Œuvres de Champlain, publiées sous le patronage de l'Université Laval de Québec, par C. H. Laverdière, P^{re}, M. A. Bibliothèque de l'Université, 4 vols. in-4. G. E. Desbarats, Editeur et Imprimeur. 1866, Québec, par M. JOSEPH ROYAL.....

Les événements du mois, par M. E. G..... 629

Les événements du mois, par M. E. G..... 635

NOVEMBRE.

De Québec à Mexico (suite), par M. FAUCHER DE ST. MAURICE..... 639

Entretien sur Naples, par M. J. S. RAYMOND, P^{re}..... 650

Les Débuts d'un Héros (Nouvelle), par " "..... 665

La " Vega " de Grenade et l'Alhambra. Extrait et notes de voyages (l'Espagne), par M. L. R. MASSON..... 677

Un mot sur la Photographie, par M. HECTOR BERTHELOT..... 683

Nuit d'Été (Poésie), par M. BENJAMIN SULTE..... 686

Mon Village (Poésie), par M. EUSTACHE PRUD'HOMME..... 688

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.—Instructions Dogmatiques sur le Mariage Chrétien, par le R. P. A. Braun, de la Compagnie de Jésus. Publiées avec l'approbation de Mgr. de Tloa. Québec, Léger Brousseau, 1856. 1 vol. in-8, 193-iv p., par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE..... 690

Abrégé de la Vie de M. Olier, fondateur du Séminaire de St. Sulpice et de la Colonie de Montréal. E. Senécal, Imprimeur-Editeur, 1866; in-12, 190 pages.

Rapport des Commissaires de l'Amérique Britannique du Nord sur le commerce des Antilles, du Mexique et du Brésil; imprimé par ordre de l'Assemblée Législative. Ottawa, 1866, par M. J. ROYAL..... 693

Les événements du mois, par M. S. LESAGE..... 698

DECEMBRE.

Charles et Eva, Feuilleton historique canadien, par M. J. ET. E. MARMETTE..... 703

L'Imitation de Jésus-Christ, par M. E. MOREAU, P^{re}..... 717

Ecrivains Canadiens—N. Bourassa, par M. HECTOR FABRE..... 727

Lucie (Poésie), par M. BENJAMIN SULTE..... 751

Entretien sur Naples (suite et fin), par M. J. S. RAYMOND, P^{re}..... 752

Table des matières du tome troisième..... 767

FIN DU TOME TROISIÈME.